Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union
Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 70 — 5 mai 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

ON MEURT ENCORE A MADRID

UN mouvement général de stupeur et d'émotion a secoué l'indifférence internationale, face à la longue tragédie du peuple espagnol. L'assassinat de Julian Grimau a soulevé une vague de protestations dans tous les pays du monde. En France, toute la presse, de droite ou de gauche, sans distinction, a témoigné son indignation; même dans les journaux les plus favorables au régime franquiste, de la surprise et un mécontentement non déguisés ont été exprimés. Le brusque retour de M. Giscard d'Estaing, rappelé subitement à Paris, sans conclure aucun accord avec Franco, ne serait pas sans rapport avec l'émoi produit par l'exécution de Grimau.

Le long calvaire vécu par cet homme, horriblement torturé par les sbires du franquisme, jeté par la fenêtre du deuxième étage d'un commissariat, il y a quelques mois, à Madrid; échappant miraculeusement à la mort alors, pour se voir enfin condamné et fusillé pour des actes se rapportant à 1936, devait susciter les protestations internationales que nous avons signalées.

La presse espagnole riposte, étalant la liste des personnes ayant subi des mauvais traitements et des tortures « par ordre de Grimau » EN 1936-1937. C'est-à-dire qu'ils ne cherchent même pas à nier que Grimau a été condamné à mort et exécuté pour des faits vieux de vingt-six ans. Ils l'ont condamné après avoir dit et redit qu'il y avait prescription pour tous les DELITS accomplis pendant la période de la guerre civile; après avoir promulgué maintes amnisties et après avoir écrit plusieurs fois que tous les exilés espagnols pouvaient rentrer en Espagne.

« C'est pire qu'un crime; c'est une faute », pouvons-nous dire, pour reprendre le mot de Talleyrand. Lourde faute politique du régime franquiste : après cette exécution, la preuve est faite qu'il n'y a pas de libéralisation; qu'il n'y a pas d'amélioration; que la férocité congénitale du franquisme sévira jusqu'à la fin de ses jours... Et que l'homme qui ne voulait rien savoir des sentences de mort, tant qu'elles n'avaient été exécutées, reste pareil à lui-même : froid, impitoyable, insensible.

On dira qu'Eichmann a bien été pendu pour des faits vieux de quinze ans; on dira que de Gaulle a bien fait mourir Bastien-Thiry, quand Bastien-Thiry n'avait pas tué... On dira que Bourguiba a pendu treize hommes pour un attentat manqué...

Ils justifieront leur crime, en étalant la longue série des meurtres qui, aujourd'hui, jalonnent la vie politique de tous les pays. Qu'importe! Le fait est là : vingt-quatre ans après leur victoire, on meurt encore à Madrid, accusé — sans preuves — de faits accomplis il y a vingt-sept ans. On meurt encore à Madrid, victime du même esprit qui fit mourir un million d'Espagnols; qui ensanglanta la terre espagnole par la plus féroce et la plus meurtrière des guerres civiles, déclenchée par l'armée, l'Eglise, les aristocrates et les grands bourgeois contre le peuple et ses revendications.

Il y avait foule devant les cinémas parisiens — trois — où le film de Rossif, « Mourir à Madrid », était passé, lorsque ce crime a été consommé. Film incomplet, où tout n'est pas dit, où se sont glissées certaines erreurs; film mutilé par la censure, mais qui montre, quand même, comment on mourrait à Madrid, quand Allemands et Italiens aidaient Franco et que les démocraties abandonnaient à son sort la République espagnole, régime légitime de l'Espagne.

Qu'ont-ils donc cherché par l'assassinat juridique de Julian Grimau? Montrer à la droite américaine qu'ils étaient les hommes forts du moment, qu'ils étaient les seuls capables de tuer les communistes, même quand les communistes ne méritaient pas la mort? Ils ont voulu couper court aux mouvements de solidarité internationale; démontrer que, s'ils avaient fléchi pour Conill, cette fois-ci, ni la reine Elisabeth de Belgique, ni les cardinaux Gerlier et Feltin, ni personne, ne les feraient changer d'avis? En tout cas, le cadavre de Grimau, le dernier homme mort à Madrid entre les griffes du fascisme toujours vivant, sera un lourd fardeau à porter pour ceux qui l'ont fait mourir.

Ils ont rendu, en plus, un précieux service au communisme international : ils lui ont donné le martyr dont ils avaient besoin, pour s'attirer la pitié et la sympathie générales.

La vie d'un homme est bien peu de chose... Mais la vie de Ferrer en 1909 coûta cher à la monarchie en Espagne; celle de Grimau coûtera cher aussi au franquisme aujourd'hui.

LA MORT DE JULIAN GRIMAU

Un nouveau crime vient d'être commis en Espagne. Un ouvrier communiste, un homme qui n'avait commis d'autres délit que celui de lutter en défense de ses convictions a été exécuté à l'aube de ce matin du 20 avril dans un pays où le sang des masses laborieuses coule depuis plus d'un quart de siècle, pour satisfaire au désir systématique d'éliminer l'adversaire et de s'acharner sur tous ceux qui expriment leur opposition au régime. Julian Grimau, comme tant d'autres avant lui, a payé de sa vie le privilège d'être parmi les combattants qui ont poursuivi la lutte pour une Espagne plus juste, et sans partager ses idées, sans croire aux merveilles du communisme d'Etat, je m'incline avec respect devant le sacrifice de cet ouvrier, de ce frère de lutte qui vient de tomber victime de la plus cruelle des injustices.

Rien ni personne n'ont pu empêcher le crime. Ni les manifestations qui se sont déroulées partout dans le monde, ni les télégrammes des personnalités demandant la grâce du condamné, n'ont réussi à fléchir la volonté d'un homme et d'un régime qui voulaient la mort du combattant antifasciste, telle qu'elle avait été décidée par le Tribunal Militaire de Madrid. Julian Grimau, arrêté en novembre 1962, torturé dans les locaux de la police, gardé au secret et livré finalement à cette parodie qu'est la justice franquiste, est tombé non seulement victime du régime instauré dans notre pays, mais encore du crime que le monde d'avant et d'après-guerre a commis envers le peuple espagnol tout entier (1). Il est devenu un symbole qu'il faut ajouter à la longue liste de ceux qui ont fait le don de leur vie pour une cause qu'ils estimaient juste et qui, tôt ou tard, rendra à l'Espagne ses libertés.

Si le président des Etats-Unis d'Amérique, si le monde démocratique qui se dit libre et qui ne crie à l'assassin que lorsque le crime est censé être commis par l'Est ou par ses amis, avait donné un sérieux avertissement au gouvernement espagnol, Julian Grimau ne serait certainement pas mort. Il ne le serait peut-être pas non plus si le chef de l'Eglise catholique, le Pape Jean XXIII, avait adressé une demande de clémence à son « fils prédilecte », à ce croisé de l'Eglise qu'est le général Franco. Mais ni Rome ni Washington ne semblent avoir fait le moindre geste pour lui sauver la vie, ce qui nous prouve une fois de plus l'hypocrisie que représentent le soi-disant esprit démocratique des pays libres et le contenu humain d'une religion dont le plus important des commandements, le « tu ne tueras point », n'est prêché ni respecté comme il se doit par les plus hauts dignitaires de l'Eglise.

Pour tous ceux qui doutaient encore, la preuve est faite en ce qui concerne la libéralisation du régime espagnol. Un homme vient d'être tué froidement, sans qu'aucune preuve ou témoignage direct aient pu être avancés pour étayer les crimes dont on l'accusait. Il a été exécuté pour le simple délit de penser et d'agir pour un idéal, crime impardonnable dans un pays où le régime est le miroir où se reflètent les plus abominables injustices. On nous a laissé entendre que le Chef de l'Etat espagnol aurait refusé la grâce du condamné pour ne pas paraître céder à la pression extérieure, mais il est beaucoup plus normal d'admettre que la mort de Julian Grimau se situe dans la ligne de ce qui a toujours été la raison d'être du régime franquiste. Et si, par hasard, il était vrai que la mort a fait son œuvre rien que pour préserver l'orgueil de celui qui pouvait l'éviter, le crime n'en serait que plus monstrueux et doublement injustifiable à la face du monde.

Le régime espagnol vient de prouver, sans erreur possible, que la démocratie, la justice et la liberté ne représentent absolument rien dans l'esprit des hommes qui sont au pouvoir. Pour eux, pour les privilégiés du système autocratique en vigueur, il n'y a de bon que la privation de tous les droits qui est imposée aux citoyens, pour que le peuple reste à genoux et soumis au bon vouloir de ceux qui le dominent par la force. Il serait donc impensable qu'après le crime qui vient d'être commis, il puisse encore être question d'en faire un partenaire valable au sein d'une communauté européenne ou atlantique, qui se veulent, l'une comme l'autre, l'expression d'une civilisation qui respecte les libertés et les droits de l'homme.

S'il reste dans notre monde un peu d'honneur et de dignité, la mort de Julian Grimau sera une raison de plus pour bannir le régime franquiste de toutes les institutions démocratiques et pour agir sans cesse afin de rendre au peuple espagnol ses droits et ses libertés. Une raison de plus pour ne pas tendre la main aux responsables d'une tragédie qui n'a pas d'égale dans l'histoire de notre peuple, et la preuve irréfutable qu'il est impossible d'être l'ami, intéressé ou non, d'un semblable régime, sans en être soi-même souillé par les crimes et les injustices qu'il comporte.

Lorsque j'écris ces lignes, je ne peux m'empêcher de penser à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme proclamée par les Nations Unies le 10 décembre 1948, et je me demande comment est-il possible de concilier l'acceptation par l'Espagne de cette charte, avec la façon d'agir de son gouvernement. De plus, je me pose la question de savoir pourquoi les Nations Unies acceptent sans rougir que certains de ses membres agissent à l'encontre des engagements qu'ils ont pris, sans qu'aucune mesure soit adoptée pour leur faire comprendre qu'il est du devoir de tous et de chacun de s'en tenir aux clauses d'une déclaration librement acceptée. Il s'agit là, bien entendu, d'un problème qui dépasse largement le cadre de la mort de Julian Grimau.

Je ne voudrais pas terminer cet article sans y ajouter quelques considérations que j'estime indispensables. Tout d'abord, pour exprimer une fois de plus une vérité indiscutable : la guerre civile espagnole n'a jamais été, comme l'affirme le régime franquiste, une croisade anticommuniste. Il s'est agi d'un combat contre la liberté et la justice et d'une lutte sans merci que les militaires, l'Eglise et les classes privilégiées ont déclenché pour abattre un peuple tout entier, où les communistes, quoi qu'on en dise, n'étaient qu'une infime minorité. De ce fait, l'ignoble assassinat dont a été victime Julian Grimau s'inscrit dans la ligne d'un régime fasciste qui combat la liberté sous toutes ses formes, et qui a fait exécuter sans distinction des socialistes, des républicains et des libertaires, dont on sait pertinemment qu'ils n'étaient pas à la solde du communisme international. Il ne serait pas juste de croire à la légende anticommuniste du franquisme et moins encore de ne pas respecter, comme il se doit, le sacrifice d'un homme qui, après tant d'autres, a été immolé pour que le règne de la terreur et de l'injustice sévissent sur l'Espagne.

A. TARRAGO

Paris, avril 1963.

(1) Voir le film de Frédéric Rossif, « Mourir à Madrid », témoignage unique sur la guerre d'Espagne, qui est un lourd réquisitoire contre tous ceux qui ont permis, par l'action ou l'abstention, le sacrifice du peuple espagnol.

Une victoire prolétarienne

C'est dans le pays qui donne l'exemple à tous les peuples selon une certaine propagande que nous connaissons.

D'ailleurs, la preuve nous en fut fournie d'après cette partie d'entrefilet de presse :

« EN U.R.S.S. LE PROBLEME DES FEMMES DE MENAGE EST LE MEME QU'EN OCCIDENT »

Moscou. (A.F.P.) — Le métier de femme de ménage est officiellement reconnu en Union Soviétique.

Les femmes de ménage russes ont leurs syndicats qui veillent au respect de leurs intérêts, notamment à ce qu'elles ne travaillent pas plus de sept heures par jour, qu'elles soient bien nourries, qu'elles bénéficient chaque année d'un congé payé et de la retraite d'Etat à 55 ans. »

Femmes de ménage d'Occident, prenez-en de la graine. Bien sûr que votre nombre est réduit et que vous profitez de la situation selon les hauts cris que poussent les bourgeoises des pays capitalistes qui ne trouvent pas un personnel suffisant pour bien se faire servir.

En U.R.S.S, c'est différent, où certainement l'égalité s'épanouit de plus en plus; même ce qui est pire, on n'est pas loin d'admettre que ceux et celles qui ont besoin de se faire servir sont plutôt victimes que jouisseurs et que leurs servantes passent dans le rang des privilégiés

Oyez, braves gens! Tous les hauts fonctionnaires et autres personnalités du régime soviétique, par leur fonction, se dévouent à

(Suite en page 2.)

— Ils gueulent comme s'il pouvait y en avoir pour tout le monde !

COMMENTAIRES

Dia tras dia

La lecciôn de la muerte de Grimau

CUANDO se habrá sosegado la campaña de protestas levantada por el asesinato de Julián Grimau; cuando la sorpresa y la indignación dejen el puesto libre al examen sereno de los hechos, cabrá extraer todas las conclusiones que se imponen de este crimen friamente ejecutado, que «La Depêche», de Toulouse, en un magnífico artículo, calificaba de «crimen perfecto».

La primera conclusión a extraer — la hemos extraido en diferentes ocasiones — es que el franquismo no ha cambiado en nada; que resta igual a si mismo; que, dentro de él, no hay evolución posible. Ni aún el aporte de las nuevas promociones falangistas, cambian nada a la realidad intrínseca que el pueblo español está viendo y padeciendo.

La segunda conclusión, a la que esperamos llegarán hombres y organizaciones ajenas — nosotros hace tiempo llegamos a ella — es que a la brutalidad del franquismo; a su sistema de gobierno, de carácter invariablemente e irreversiblemente totalitario, no cabe oponer fórmula de transacción alguna: el franquismo restará dueño de la situación en España, mientras pueda. Y se mantendrá en el Poder por la fuerza, mientras pueda. Y todos los procedimientos le serán buenos, para conseguir este único fin invariable:durar tanto como le sea posible; mantener, tanto como le sea posible, las riendas del Poder en las manos.

Para ello, las armas de Franco han sido siempre: la división en las filas de sus posibles rivales o sustitutos; la división en las filas de sus opositores, del interior y del exterior; mantener en tensión y sometidos a miedo permanente a todos, amigos y enemigos.

El terror ha sido su arma y su método: su diplomacia y su acción psicológica. No ha variado. No puede variar. No variará nunca. Surgido de un hecho de fuerza, por la fuerza se mantiene, se ha mantenido y se mantendrá, mientras no seamos capaces de organizar otra fuerza superior a la suya o minar el terreno sobre el cual su fuerza se levanta.

Creer que la presión internacional puede hacer mella sobre el franquismo, es otro sueño. Es precisamente la carta opuesta, la de la inflexibilidad, la de la dureza, en un mundo indeciso y blando, la que juega Franco. Y hasta ahora el juego le ha sido favorable: para el capital americano, como para el Pentágono; para el capital alemán; para el capital francés y su ejército, el régimen franquista es una garantia, no ya de anticomunismo, sino de freno a toda veleidad socializante del proletariado. Frente al castrismo y al benbellismo; frente al despertar incluso de las nuevas generaciones españolas y mundiales, la brutalidad, la violencia del franquismo son una garantia.

No hay, pues, que mantener ilusiones vanas. Franco sólo se irá al morir, definitivamente. Mientras pueda, no cederá el paso ni a la Monarquia, ni a la República, ni a un triunvirato de generales, ni a un regente, ni a nadie. Y, para hacer a todos cómplices en el uso y abuso del Poder, aún a aquellos que, por su edad, pudieran creerse exentos de responsabilidades, entretiene y entretendrá cuidadosamente el régimen de terror y de violencia.

¿Qué hacer, entonces? ¿Renunciar a restablecer la libertad en España, porque todo método pacífico aparezca como imposible? Esto es lo que han venido haciendo, hasta ahora, las fuerzas antifascistas o antifranquistas, con excepción de la C.N.T., que año tras año, Pleno tras Pleno, ha ido manteniendo la misma línea, matizándola con este u estotro aspecto, pero no renunciando jamás al objetivo supremo: terminar con la dictadura.

Hemos dicho en diversas ocasiones — y hoy lo repetimos una vez más — que si todos los emigrados, que si todas las fuerzas de la emigración hubieran desplegado tanta actividad y tanta perseverancia en la misma línea que la C.N.T.; hubieran movilizado en la lucha contra la dictadura tantos hombres y tantos medios como nosotros, el franquismo ya no existiria porque se hubieran podido crear las contingencias favorables para su caida.

La lección que nos da la muerte de Grimau, 25 años después de haber perdido la guerra civil, ¿servirá para todos? ¿Comprenderá todo el mundo que a un régimen de fuerza solo se le desaloja por la fuerza y que, restando invariable, invariables han de ser también los métodos empleados para luchar contra él y para vencerle?

La psicosis de miedo producida por el franquismo en el interior de España, mantenida y alimentada con cuidado, empieza a desvanecerse entre los jóvenes que llegan vírgenes e impacientes a la lucha. Se desvanece también en buena parte de los que surgen en el Exilio... ¿Se desvanecera igualmente en cuantos se han creado un complejo de renuncia y no se sienten con arrestos para vencerlo?

Si la muerte de Grimau — que servirá de plataforma de propaganda al comunismo internacional — nos sirviera a todos de lección de endurecimiento en las actitudes y de revalorización de la propia fuerza, ella no habria sido estéril y serviria para algo más que para dotar de un mártir un movimiento que los necesita para echar raices en la entraña popular española.

Y creemos honradamente que poder pensar esto, hubiera sido una satisfacción suprema para el antifascista Grimau, cuando avanzó hacia el peloton de soldados moros que, con una descarga, le arrancó la vida.

Federica MONTSENY.

Une victoire prolétarienne

(Suite de la page).

la cause du peuple; il est donc bien juste qu'ils aient des serviteurs pour les travaux inférieurs, ce qui leur permet de se relaxer. Surtout pour leurs femmes qui doivent paraître dignement et qui ne peuvent s'abaisser aux travaux du ménage. Mais que de patience ne doivent-elles avoir pour supporter les caprices de leur servante!

Une scène typique me vient à l'esprit, laquelle doit se renouveler par trop souvent :

« La servante a pris son service à 8 heures du matin; elle ne tarde pas à voir Monsieur qui se lève assez tôt pour se rendre à son bureau à 9 heures, à qui elle prépare et sert le déjeuner, Madame, comme il se doit, fait la grasse matinée.

» Après que Monsieur est parti, la servante se réconforte un peu; à ce moment, la sonnette tinte; c'est Madame qui vient de se réveiller et qui réclame son déjeuner. Mais Julianaka, la servante, ne se presse pas et achève de déjeuner; la sonnette retentit; ennuyée, la servante se présente :

— Il me semble, Julianaka, que vous ayant sonné, vous devez m'apporter aussitôt mon déjeuner.

— Certainement, Madame, mais permettez que j'ai moi-même fini de déjeuner, etc., etc... »

Après une telle scène et certainement d'autres où le bon plaisir des servantes doit se donner libre cours, comme les femmes des administrateurs du peuple sont à plaindre!

Ce ne sont pas les femmes de ménage d'Occident qui en sont arrivées à pareille affirmation de leur liberté; ce que les bourgeoises des pays capitalistes peuvent encore se croire des privilégiées!

Malgré tout, cette victoire prolétarienne de l'U.R.S.S. suit son cours et rien ne l'arrêtera pour se propager dans les autres pays...

CYRANO.

Bajo la Cruz del Sur

LIMOSNEROS

Uno de los espectáculos más tristes de la presente sociedad son los mendigos. Un mendigo es una cosa baja, sucia, acabada, digna de resurrección. Tiene todos los defectos y posiblemente ninguna virtud. Su reivindicación es necesaria, inobjetable, precisa por todos los conceptos. Por eso nos da tanta pena cuando los obreros se rebajan a ese extremo y piden al Sr. Ministro ésto y aquello...

La miseria no es nada si se le compara con el limosnero; es éste más miserable que la propia miseria que a cuestas lleva. Y si alguna vez piensa que los bípedos que lo rodean — o lo pisotean — son sus semejantes, sus hermanos, sus iguales, se equivoca de medio a medio. El forma mundo aparte y nadie ha podido comprender todavía por que misteriosa razón se le permite vegetar en el seno de la sociedad. Cierto que también se ignora el número de los que en todas partes hacen desaparecer de la circulación los «guardadores» del orden y la tranquilidad». Y más cierto aún que en cuanto al permiso para vegetar menos sabe nadie cómo se lo consigue el burgués, el burócrata, el... Pero en general, el limosnero merodea libremente, tan libremente como cualquier hijo de vecino, cosa ésta con la que nosotros estamos en perfecto acuerdo. ¿Acaso no somos todos hijos de un mismo Dios bienaventurado, todopoderoso y verdadero? ¡Pues no faltaba más!

Existen infinitas especies de ese producto social-previlegiado, entre las que destacan el obrero cesante y la mujer desamparada. Frente a los rabiosos cancerberos con los cuales los amos impiden que aquellos sacien su hambre de todas las cosas, no les resta más camino que el de presentar la diestra disposición de pedir al que pasa... ¡espectáculo triste, si lo hay, obvio, pero no del todo innecesario es repetirlo!

Hay otros tipos que también destacan, pero cuya comedia no es ya triste, sino obscena y repugnante, despreciable y amarga. Estos son los ensotanados y sus equivalentes del sexo feminino. Verdad es que tales especímenes, más que pedir engañan y exigen, siendo capaces de perseguir y hacerle la peor de las malas jugadas a cualquiera que tenga el atrevimiento de negarles el **diezmo...** y lo que le cuelga. Y es tanto lo que estos millonarios del aire exigen que va a poder pronto decirse — si no es ya demasiado tarde —, que los únicos entes con posibilidad de evitar los apretones de la movilización colectiva y trasladarse en coche último modelo son ellos... y ellas. No sabemos como expresarlo, pero es lo cierto que a diez pasos más allá de su correspondiente parroquia, no hay ensotanado que camine a pie, y lo único extraño es que su todopoderoso señor de las nubes no les haya proporcionado en 2.000 años de aventura, hasta la fecha, un medio mejor de transporte, ya que parece ser lógico que si él desea que sus representantes conserven inmaculadas las extremidades inferiores, ¿qué le costaría proporcionarles una alfombra mágica **per cápita?** Sería mucho menos costoso para los mecánicos de carne y hueso, más adecuadamente poético para la función a cumplir, y menos materialista en suma que las máquinas de dos o cuatro ruedas, creaciones «endiabladas», sin duda, por muy lujosas que sean. (Ahora se nos viene a la imaginación lo chocante que ha de ser una sotana desparratada en el fondo de un automóvil chocado, o de un avión «guarda abajo»).

Aparte las anteriores consideraciones, los mendigos que lo son por la fuerza bruta erigida en Diosa de la sociedad, están en la obligación — si alguna tienen —, de exigir, por lo menos, igualdad de

por **Javier de TORO**

condiciones para su gremio; un trato similar para sus asociados y hasta la afiliación al mismo de cuantos actúan por su cuenta y en su nombre, con aquello de los «Hogares de Cristo» y otros cuentos más o menos fantásticos, para contribuir en parte siquiera a su posible bienestar, no dejándolo todo, como lo hacen, a la buenaventura. Un gesto así les daría categoría y respetabilidad entre sus semejantes. Y no sería difícil exhibir públicamente carteles escritos en esta o parecida forma: «No queremos más cuenteros del tío; no aceptamos representantes con sotana o sin ella; basta mirarnos para que la limosna se desprenda de los humanos bolsillos por sí sola».

El beneficio que con tal medida recibiría la sociedad, no hay para qué exponerlo. Sería enorme en varios sentidos, particularmente en el de la limpieza, pues ya no daría asco la presencia de esos millonarios organizados para la permanente construcción de obispados, conventos, iglesias, capillas ardientes, casas parroquiales, edificios diversos para el arrendamiento, y de un cuanto hay en el terreno de la construcción, lograda inicua y desfachatadamente en nombre de la limosna. Eso para empezar que ya es bastante.

Sabemos que para succionadores de la energía económico-social-humana, con una escuela dos veces milenaria — sin olvidar que otras menos antiguas también se muestran sumamente expertas en el mangoneo —, no resultaría dificultoso rehacerse de un golpe como el que podrían aplicarle los limosneros a la fuerza, si actuasen como tenemos dicho. Las sanguijuelas encontrarían otros medios para sacarle el jugo al mundo; pero en el caso que nos ocupa, ya lo decimos, sería de un gran valor la salubridad que se lograría por intermedio de quienes más necesitan de ella: los mendigos. Y siendo este un grupo social que tanto emociona a las gentes sensibles — que tanta conmiseración y angustia despierta en ciertos círculos que por lo general se pasan la vida muy bien cebados, cosa que hace dudar si no será la culpabilidad presentida la autora de tanta pena —, al solventarlo sin la mala intrusión de los predicadores de ventosas, se economizaría lo mucho que la picaresca ensotanada se embolsa y derrocha, logrando probablemente, además, que los mendigos conquistasen sin mayor perjuicio para la sociedad, un medio de existencia modestamente holgado que los elevaría a la categoría de personas.

Como las cosas están ahora — máximo si se tiene en cuenta el auge de la «democracia cristiana», el «social cristianismo», las modernísimas «santas cruzadas», el cuerverío metido entre los obreros, etc., etc., —, ni ellos son personas, ni el hecho de que sus representantes a la mala y sin consulta no lo sean lo barniza de lo mismo tampoco. Mal para unos y de otros; mal para todos. ¿Por qué no buscar el bien?

Se comprenderá que cuando la búsqueda del bien resulta especialmente ahorrativa, abandonarla en los hocicos de la sumisión no tiene más que un calificativo: supina estupidez.

Conferencia de J. Padrôs en Grenoble

La conferencia organizada por la Comisión de Propaganda del Movimiento Libertario Español en Grenoble tuvo lugar, el domingo 24 de marzo, por la mañana, en la sala de reuniones de S.I.A.

El compañero Padrós, presentado por unos de los miembros de la Comisión de Propaganda, empezó su conferencia, dedicada particularmente a los jóvenes libertarios, tomando como base de partida las luchas sociales en España desde los primeros años de este siglo.

Padrós nos habló de los jóvenes de ayer, de las diferencias económicas, morales y culturales que existían entre los hijos de los proletarios y los hijos de los capitalistas; de las causas que engendran y mantienen esas diferencias y de los medios que nosotros debemos emplear para borrar toda diferencia entre seres que al nacer son acreedores por igual a todos los derechos y deberes soicales. Después de argumentar, citando ejemplos vividos, señaló el conferenciante cómo hemos de combatir las injusticias, los males que el Estado, las religiones y el militarismo nos imponen.

Referente a la oposición del pensamiento libertario al marxismo, trazó Padros la linea divisora que nos separa de los marxistas, llegando a la conclusión de que la conquista del Estado, preconizada por Marx y sus seguidores, no es ni más ni menos que la prolongación del mal que la Humanidad padece, el cual será radicalmente curado cuando los hombres seamos capaces de poner en práctica las teorías expuestas por todos los propagadores del Socialismo Integral.

Terminó Padrós afirmando que no es verdad que la juventud actual sea peor que la de otras épocas y que de los defectos que algunos ven a los jóvenes somos responsables los adultos, por no saber educar a la nueva generación, por permitir que esta generación sea orientada por senderos peligrosos, conducentes a servir al capitalismo, al particular y al estatal.

(Corresponsal).

UMBRAL

Sumario del Núm. 16

Luis CAPDEVILA : Otra vez Susana March.
Proudhon CARBO : Era éste un gran señor *(poesía)*
Alfonso VIDAL y PLANAS : Columbia University.
Benito MILLA : Teodor W., adorno y rehabilitación de la crítica mundial.
José BERGAMIN : Esperpento y greguería.
Maurice CRANSTON : Un debate imaginario entre Carlos Marx y Miguel Bakunin (fin).
J. PRADO RODRIGUEZ : De allende y aquende del mar.
G. GRACIA : La desgracia del film « Mourir à Madrid ».
CAMPIO CARPIO : El mundo imaginativo de Diego Abad de Santillán.
Lo que Max Nettlau escribió sobre los Reclus.
Edgar AVILA ECHAZU : La pintura no figurative.
Victor GARCIA : El teatro en China.
José María CASTELLET : Tendencias de la literatura española contemporánea.
IGNOTUS : La dinastía valsista de los Strauss. (Familiaridad con los músicos).
Noticiario, notas, fragmentos, avisos, dibujos, retratos, etc. Un número digno de los anteriores. Su precio : 0,80 F.
Pedidos : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e).

REPORTAGES

Desde Yanquilandia

¡Siembra y Cosecharàs!

Al fin del pasado siglo y al principio del presente, era duro el ser fogonero o palero a bordo de los barcos; por eso, quizás, la mayoría de los hombres que hacían esos trabajos a bordo de los barcos con bandera yanqui eran gallegos. Gallegos que, inspirados por la prédica de Ricardo Mella, ya se agrupaban, formando entre ellos especie de sindicatos. Y para hacer llegar su mensaje unionista a sus compañeros de trabajo, establecieron un periódico con el nombre de «Brazo y Cerebro». Más tarde, en vida de Pedro Esteve, que hubiera sido tipógrafo en Barcelona y transportara en las alas de su inspiración y esperanza las semillas de Acracia, se dedicó a sembrar éstas en Nueva York, y para expandir la semilla a lo lejos usaba como vehículo un nuevo periódico, sucesor del más arriba mencionado, que tenía por nombre «Cultura Obrera». Este «Cultura» publicóse hasta el año 1925 en que muriera Esteve, y de esa fecha hasta 1951 o 1952, que dejó de salir, se conoció por «Cultura Proletaria» (1).

Así, entre ambas «Culturas» y su predecesor «Brazo y Cerebro», sembraron la semilla libertaria por estas tierras nuevomundanas por más de medio siglo, semilla que dió y aún sigue dando fruto. Luis Zugadi, anarquista español radicado en Nueva York, que fuera el primero secretario del Comité Antifascista Español — más tarde Sociedades Hispanas Confederales — y muriera de un accidente automovilístico en los frentes de la guerra española, nos contaba en sus crónicas del frente que al encontrarse con «Carabinas» — otro español que tambien había ido a pelear por la libertad en España, desde EE. UU., y que no recordamos su nombre —, éste le decía: — Mi formación político-social se la debo a «Cultura»; pues con ella se fué formando mi conciencia, y por eso estoy aquí.

Muchos fueron los emigrantes españoles en estas tierras que, por vez primera, conocieron la anarquía por medio de «Cultura» y, de aquí, regresaron a España o partieron para alguno de los países hispanoamericanos para seguir sembrando en nuevas tierras. Sembradores del ideal que unos ya han muerto y otros viven aún.

Entre los muertos vamos a recordar aquí a dos de Newark, del Estado de Nueva Jersey, por estar relacionados con el caso que nos ha movido a trazar estas lineas: son estos Agustín Ortiz y Pedro Noya Corral. ¿Por qué tratamos de estos dos, cuando eran tantos los compañeros que había por allí? Muy sencillo: porque eran los que de casa en casa — cafés, bares y viviendas particulares — recorrían toda la ciudad yendo doquiera viviera un español para entregarles «Cultura Proletaria», pagaran o no por ella. Nevara o tronara, como acostumbra por allá, estos compañeros no dejaban ni una sola semana de hacer su recorrido y su reparto — claro, que antes que estos dos hubo otros; pero nos referimos a estos, precisamente, por haberlos conocido personalmente. Y de la siembra que ellos hicieron aún se sigue cosechando, y lo curioso del caso es que la semilla que ellos echaron, llevada por los vientos y el torbellino de la vida, ha venido a dar fruto en el Sur de California.

Hace unos ocho meses llegó a estas tierras, procedente de Canadá, un sembrador de flores del ideal — Ibero Galo — y buscando tierra apropriada para echar la semilla de unos claveles rojinegros, en el mismo lugar donde trabaja, halló un anciano compañero que le acogía con cariño, y un día el anciano le dijo: —Yo viví muchos años en Newark y, allí, siempre leía un periódico que se llamaba «Cultura Proletaria». Si no me engaño, la semilla que tratas de sembrar es la misma que portaba aquel semanario.

Este viejo compañero, alejado por varios años, viviendo en un ambiente de apatía e indiferencia, al tomar el nuevo contacto con las ideas por medio de «Espoir», proporcionado por Ibero Galo, se ha vuelto a sentir solidario con la causa de Acracia y se ha ofrecido, de su propia voluntad, a entregar a Ibero Galo un donativo mensual de dos dólares a beneficio de la suscripción pro España Oprimida. Qué quien es este compañero? En Newark es bien conocido, pues trabajó allí bastantes años: más tarde tuvo una panadería, y, antes de venirse a gozar del clima surcaliforniano, tambien tuvo allí una cantina.

Su nombre es: **«El Montañes»**, natural de la Montaña (Santander).

«El Montañes» no es el único compañero alejado por falta de contacto y perdido en ambiente desfavorable. Como éste hay otros, más es necesario que alguien se relacione con ellos para recuperarlos para la causa.

¡Siembra y cosecharás!

*

En el año 1936 el pueblo de Madrid dijo: —¡No pasarán! Grito que se hizo consigna nacional. Y para mantener a raya los facciosos, lucharon epopéyicamente, quedando muchos en los campos de batalla; quedando mutilados para el resto de sus vidas, otros. Muchos de estos últimos, por su condicción de mutilados, viven en Francia una vida misérrima, indigna de héroes; pues no otra cosa son. Otros gimen en las ergástulas de España.

Aquí en América también gritábamos: ¡No pasarán! Más nuestros gritos no fueron epopéyicos. Aquí gritábamos ¡no pasarán! mientras bailábamos al son de «La Madre del Cordero». Mientras allá luchaban, acá nos divertíamos. Y para hacérnoslo todo más grato, el maestro Padilla compuso la pieza musical «¡No pasarán!». Así, nosotros ya no teniamos necesidad ni de gritar. Mientras en los frentes en España hacían rujir el cañon para mantener firme la consigna de ¡no pasarán!, aquí tocábamos el fonógrafo.

Terminada la guerra, algunos de los que nos creíamos luchadores antifascistas, porque alternábamos el disco de «¡No pasarán!» con la «Madre del Cordero», y también algunos de los que allá hicieron tronar el cañon, han hecho pequeñas fortunas por acá. ¿Se acuerdan ahora de aquellos que en la misma perdieron uno o varios miembros de su cuerpo, o de los que permanecen en las cárceles de España?

Si tú, lector, eres uno de esos a quienes sonrió la fortuna; si el dinero adquirido te aleja de la lucha, te hace indiferente y olvidar el ideal, no te olvides de los mutilados, ni de los presos, ni de los que lucharon junto a tí, si eres antiguó residente en estas tierras, no te olvides que si esos hombres perdieron sus miembros en la guerra fué en parte porque nosotros los animábamos desde aquí cuando, al son de la música, con buena comida y abundante vino, gritábamos: ¡Ahora o nunca! Mientras haya milicianos en España y en América españoles de buena voluntad, ¡no pasarán!

Sigue el ejemplo de El Montañés. **Suscribete con un donativo mensual.**

C. de la MONTAÑA

(1) Los mismos compañeros que editaban «Cultura Proletaria», publican ahora el Boletín Mensual del Comité Pro Presos de España. Si alguien desea este boletín puede dirigirse al: Comité Pro Presos de España, P.O. Box 1, Cooper Station, New York, 3, N.Y.

Crónicas de Espana

Importancia de las reservas

«Si quieres llegar a viejo, has de conservar el aceite en el pellejo», dice uno de los clásicos refranes españoles.

Es indudable que las reservas desempeñan un papel de suma importancia en todos los órdenes de la vida humana. Tanto, en lo particular, como en lo público, en lo sanitario como en lo político, en lo deportivo como en lo financiero, en lo militar como en otros muchos aspectos que podríamos citar, los fondos, las energías, las reservas, son pilares básicos que conceden a quienes dispongan de ellas, una gran ventaja sobre los que no tienen más que lo puesto, como vulgarmente decimos al referirnos a los desharrapados.

Como complemento a estas divagaciones, citemos algunos ejemplos: Si Napoleón hubiera dispuesto de un cuerpo de ejército en reserva, equivalente al de su general Bunche (si no mal recuerdo) es fácil, casi seguro, según la historia, que no hubiera sufrido la derrota de Watterloo. El hospital que carece de plasma sanguíneo, apósitos y demás objetos sanitarios, está expuesto a que en su quirófano dejen la vida cuantos se someten a una operación. El banco que no dispone de un fondo de reservas con que hacer frente a cualquier contingencia financiera, tampoco ofrece suficiente garantía a los cuentacorrentistas. El equipo de fútbol, en fin, que carece de suplentes, también corre el riesgo de quedar en la cuneta a mitad de competición.

Pues bien: las agrupaciones de hombres impulsados por un mismo ideal, basado en la justicia social, equidad económica y respeto mutuo, también necesitan reservas, muchas reservas. Porque desde aquellos «dichosos tiempos en que nada era de nadie y todo era de todos» a nuestros días, mientras unos tratan de conservar a toda costa lo que rapiñaron sus mayores, otros pretenden recuperar lo perdido y establecer una sociedad más justa y más de acuerdo con los derechos del ser humano.

En algunos pueblos, las clases privilegiadas suelen conceder a los indigentes, como limosna, lo que a éstos corresponde como un derecho. En otros como en España, esas migajas son otorgadas por la «caridad cristiana» de los amos o por las sabias medidas de los gobernantes». Pero pese a todos los disfraces con que quieran presentarse, para seguir usurpando lo que es de todos, el capitalismo está herido de muerte y lo más que puede conseguir será prolongar su agonía, pero nunca evitar que los pueblos vayan adoptando sistemas administrativos — no otra cosa significa para mi la palabra política — tendentes a que la riqueza sea distribuída más equitativamente.

Ahora bien: ¿Está la clase trabajadora — concretamente la española — en condiciones de recoger esa herencia que más tarde o más temprano ha de llegar a sus manos sin entregarse a los aprovechados e impedir que los advenedizos de última hora se beneficien de la incapacidad obrera para erigirse en paladines de un nuevo alborear que irían coloreando de acuerdo con sus conveniencias y no con las del pueblo en general?

Difícil es la respuesta. Van transcurriendo muchos años sin que a la clase productora española llegue la educación social que necesita un pueblo — cualquiera que sea — para evitar a los revolucionarios de última hornada.

Conste que no me siento optimista, pero tampoco pesimista. Porque si bien es cierto que tenemos en contra el silencio que impone Franco a todo lo que no sea adulación y servilismo a su régimen, también es verdad que tenemos a nuestro favor el despertar de una juventud que empuja y reclama un puesto en la lucha, por la conquista de nuestras reivindicaciones. Hombres de veinte, treinta, cuarenta años, jóvenes todos, porque todos están inéditos en los avatares de la lucha, van poco a poco percatándose de que son merecedores de bastante más de lo que les concede el franquismo y se aprestan a contribuir con sus esfuerzos al derrocamiento de un sistema político que en tanto proclama la libertad para todos los pueblos, se la niega a sus ciudadanos con el pretexto, entre tantos muchos, de que los españoles no estamos maduros para desenvolvernos en una democracia que no sea la «orgánica, jerárquica y vertical» que defiende a sangre y fuego.

No defraudemos, pues, a una juventud pletórica de entusiasmo y ansiosa de entrar en combate. Pues de igual forma que esta juventud acusa a Franco de dictador por cerrar las puertas a la evolución político-social que se observa y tiene lugar en todas las partes del mundo, podría acusar de cobardes o de engreídos a los que, encasquillados en su experiencia, en su miedo o en su decepción, le vuelven la espalda y se niegan a ponerla en condiciones de ser la continuadora de nuestras ideas emancipadoras.

AVE FENIX

DESDE PORTUGAL

TARRAFAL

"El campo de la muerte lenta"

Tarrafal es una villa situada en la isla de Santiago, del archipiélago de Cabo Verde, en el Océano Atlántico, bastantes millas al sur de las Islas Canarias.

«El Campo de la Muerte Lenta» está apenas a 3 kilómetros de la villa. Es un campo de concentración salazarista, comprendido por un rectángulo de 200 metros de ancho por 150 de largo, debidamente acordonado por altas estacas de alambre espinoso, enclavado en una amplia planicie limitada a poniente por el mar y al norte, sur y naciente por una elevada cadena de montañas. Su clima es demasiado hostil hasta para los propios nativos que sólo viven de la pesca, puesto que las brisas marinas constituyen el único antídoto a las pertinaces fiebres palúdicas.

A partir de la guerra de España, en el 36, se inauguró este campo de concentración y a él fueron llevados cerca de trescientos militantes del sindicalismo y del movimiento libertario, la mayoría de los cuales pagaron con la propia vida el delito de pensar en hombres libres. Entre ellos, vaya nuestro saludo para el compañero integro del Ideal Acrata Arnaldo Simoes Januario.

Este horrendo crimen salazarista contra la Humanidad fué cerrado debido a las campañas internacionales llevadas a efecto por los hombres libres. Pero no por ello, la policía especial (P.I.D.E.) dejó de encarcelar y torturar a los presos oposicionistas. El Aljube, antigua prisión de mujeres, es hoy el antro de las torturas y de las sevicias de los sicario de Salazar. El fuerte de Caxias, en la desembocadura del Tajo y a pocos kilómetros del antro aristocrático y vicioso de Estoril, donde se cobijan muchas cabezas coronadas y no pocos activistas de la O.A.S.; así como la Prisión de Peniche, siguen siendo los lugares émulos de Tarrafal.

Hace poco, «el campo de la muerte lenta», fué de nuevo puesto en acción concentracionaria y a él fueron conducidos desde Angola y de la Guinea a bordo del barco «Africa Occidental», más de cien prisioneros africanos. Y ya se rumorea, en Portugal, que de las prisiones metropolitanas van a ser transferidos al Tarrafal cerca de trescientos presos políticos.

De todas partes de la América latina están siendo enviadas sendas notas de protesta al Secretario de la O.N.U. Es extensa e intensiva la campaña que se observa en el Brasil. Ni un solo hombre liberal, ni una sola agrupación democrática, ni un solo Sindicato de trabajadores, han dejado de sumarse a los actos celebrados.

Y es en esta hora, después que en 1957 Salazar se vió obligado a cerrar «el campo de la muerte lenta», que éste vuelve a abrirse, despreciando la opinión internacional que desde hace mucho ha condenado tan criminal procedimiento jurídico.

Apelamos, pues, a todas las organizaciones confederales, a todos los elementos libertarios, a todos los hombres de sana conciencia y de espíritu libre, que aúnen sus esfuerzos y hagan oír su voz para que no sólo se ponga término, de una vez por todas, a estos criminales hechos de lesa humanidad y de negación de nuestra civilización, sino que se ayude por todos los medios al alcance de cada cual para barrer del extremo occidental de la Península Ibérica al émulo de Torquemada y de Arbués, que lleva cometido en la tierra lusa más crímenes que los llevados a efecto por la Santa Inquisición.

LUSITANO

LA GRANDE MANIFESTATION ANTIFASCISTE de Toulouse

Pocr protester contre l'assassinat juridique de Julián Grimau, antifasciste espagnol qui vient d'être fusillé par la dictature franquiste, une grande réunion fut convoquée le mercredi 24 avril, ou Palais des Sports, à 18 h 30, par les organisations syndicales C.G.T., C.F.T.C., C.N.T., A.G.E.T., F.N.E., et la Libre Pensée, la Ligue des Droits de l'Homme, le P. C., la S.F.I.O., le P.S.U. et le Parti Radical.

La salle comble applaudit les orateurs. Par sa présence, le public témoignait de son indignation face au lâche assassinat du militant ouvrier antifranquiste. Tous les représentants des organisations, partis et groupements présents, fustigèrent le régime franquiste, dénonçant les méthodes inhumaines qui le placent au ban du monde civilisé.

Une Motion fut approuvée à l'unanimité. Et quand les manifestants voulurent aller déposer une gerbe au monument aux morts et défiler devant le Consulat d'Espagne, avec leur brutalité coutumière des forces dites de l' « ordre » s'employèrent à les disperser... Des femmes et des enfants furent piétinés, quelques-uns blessés, même.

Il n'en reste pas moins que les Toulousains ont su mobiliser une masse qui remplissait le Palais des Sports pour protester contre le nouveau crime accompli par le franquisme en la personne de Julián Grimau.

NUESTRO FOLLETON

Obligados por los imperativos de la actualidad, nos hemos visto forzados a suprimir, por un número, nuestro folletón *«La semana trágica de Barcelona, 1909»*.

El autor y nuestros lectores sabrán comprenderlo y disculparlo.

COLLABORATION

C.N.T. EN ESTE 1° DE MAYO A.I.T.

El Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el exilio, representación genuina del sindicalismo revolucionario inspirador de la Primera Internacional y continuador obstinado del espíritu que animó a los mártires de Chicago, no puede dejar de significar su sentimiento reivindicador en esta fecha memorable, entre otras, de una gesta heroica y de un crimen histórico.

Gesta que dignifica a un Ideal de emancipación integral y que situa al capitalismo con su auténtica fisionomia esclavista. Gesta vindicadora frente a la explotación y el privilegio y respuesta criminosa de la tirania patronal y del Estado frente al espíritu de Justicia social del proletariado militante.

Hoy la lucha continua por las mismas causas, por idénticas razones morales y por iguales principios que ayer. Pueden haberse modificado las estructuras del capitalismo, como consecuencia directa de la concentración de intereses a impulsos de la técnica moderna, del progreso científico y de las necesidades internacionales de una organización capitalista más amplia, como medio de asegurar mejor su equilibrio frente a las contradiciones congenitales del sistema. Fundamentalmente, la situación moral es idéntica hoy que ayer. El privilegio continua y la explotación también. La injusticia así perpetuada continua animando a los hombres de buena voluntad, a los seres imbuidos de ideales de justicia y libertad.

Las formas de explotación difieren, pero el principio es el mismo. El tecnócrata ha suplido al patrón clásico y el obrero encuentra ante si un monstruo sin cabeza con quien debe discutir las razones de su existencia y su derecho al usufructo de su esfuerzo intelectual o muscular. Discutir y luchar contra un monstruo semejante, presenta mayores dificultades, por cuanto el razonamiento es menos eficaz y el hecho de fuerza es el solo medio de hacer oir y comprender los derechos inalienables de los explotados. Más que nunca, hoy, la acción directa se revela como la sola eficaz. Ejemplos de ello se nos ofrecen por doquier, donde solo la acción planteada en la calle, por la huelga generalizada, es capaz de vencer la resistencia de los beneficiarios del trabajo ajeno. En la medida que las experiencias moderadas, de mediación y diálogo con los representantes indirectos del capitalismo, evidencian su impotencia e incapacidad para resolver los conflictos naturales entre explotadores y explotados, la acción directa se afirma como sólo medio de hacer oir la voz de la Justicia y de imponerla.

SOLO HAY UN MEDIO...

Dentro de los límites impuestos por la defensa de los intereses capitalistas — privados o estatales — sólo una acción frontal organizada, con la alternativa socializadora de los medios de producción y consumo como solución de recambio frente al sistema actual, dará fin al estado de cosas presentes. Mientras tanto, mientras los trabajadores no adquieren la madurez de consciencia que les lance a la conquista total de sus derechos, previa eliminación del sistema capitalista en todas sus formas, la arbitrariedad política será una norma y la desigualdad social su resultante lógico.

Y no habrá Libertad sin justicia social, sin igualdad económica, ni Fraternidad humana, mientras continuen prevaleciendo los principios fundamentales de la sociedad actual; la explotación y la autoridad del hombre sobre su semejante.

El impulso natural de la aspiración humana a la Fraternidad obliga, conjuntamente con la propia evolución de la ciencia y la técnica, a avanzar hacia adelante. El capitalismo lo sabe bien y por ello se esfuerza en formular y aplicar métodos modernos que posibiliten su continuidad. La organización de grandes trusts, de compañias anónimas o no, centralizadoras de la producción y su organización a la escala internacional, en forma de Mercados Comunes u otras, expresa hasta qué punto el capitalismo es consciente de los peligros que le acechan y revela las formas de defensa con que cuenta perpetuar su existencia.

Es una indicación clara del deber del sindicalismo, de su necesidad de adquirir una conciencia internacionalista como sólo medio de combatir eficazmente a su enemigo hereditario. Un internacionalismo proletario efectivo y sin sumisión a Estados o partidos políticos al servicio de los mismos; un sindicalismo verdaderamente libre y revolucionario que, con principios y fines propios, se disponga a tomar conciencia de sus responsabilidades y a eliminar todas las reminiscencias de un sistema injusto y arbitrario, engendrador de conflictos fratricidas entre pueblos y hombres, nacidos para vivir hermanados por encima de ficciones geográficas, razas o religiones. En tanto el Estado capitalista, o el capitalismo de Estado, perduren, existirán los gérmenes bélicos que lanzarán unos pueblos contra otros, a los hombres contra sus hermanos naturales.

LOS PUEBLOS BAJO LA TIRANIA

Son los pueblos tiranizados la expresión más viva de la contumacia reaccionaria, de la oposición a todo principio evolutivo que conduzca al Hombre a su verdadera naturaleza. Consecuencia lógica de la reacción frente a la evolución, de la tirania contra el espíritu innovador y revolucionario, son las guerras coloniales, con su secuela trágica de sangre y de lágrimas. Cuando los pueblos esclavizados triunfan, trás heredar unas estructuras arcáicas, técnica y administrativamente, su sola salida lógica es la adopción de medidas revolucionarias, tales como la socialización de los medios de producción, la expropriación de los grandes trusts y firmas capitalistas posesoras de grandes propriedades industriales, agricolas, financieras, etc... Es el sólo medio, también, de poder hacer frente a las tiranias abatidas que no se resignan a perder sus privilegios; es el instinto de conservación, además del imperativo moral que sólo puede mover a los pueblos, el que necesariamente les conduce a socializar, o han de resignarse a perecer tras haber vencido.

Sea cual fuere el juicio que nos merezca la proyección revolucionaria que estos pueblos imprimen, con vistas a su futuro, teniendo en cuenta carácter y mentalidad de estos hombres que han llegado a conquistar unas libertades determinadas, su inclinación hacia métodos socialistas significa una respuesta concreta al imperativo de la hora presente y una afirmación precisa sobre la orientación que deberán seguir otros pueblos carentes de libertad el día no lejano de su liberación, pues, en la medida en que los pueblos sean interesados en cuanto a su porvenir como trabajadores y como hombres, se obtendrá su adhesión a la causa revolucionaria. Con fórmulas mediocres y contemporizadoras con el sistema de privilegio de la sociedad contemporánea, es evidente que no se logrará tal adhesión. El pueblo debe sentirse identificado con los fines u objetivos inmediatos y mediatos que se le ofrecen como perspectiva cierta de liberación.

ESPAÑA HOY...

Es un pueblo al borde de la desesperación, preso entre el terror policiaco, las contradicciones del régimen y sus oligarquias henchidas de inmoralidad y de desprecio hacia los intereses del Pueblo y sus forzados habitantes, los trabajadores.

Ante el fermento insurrecional que engendra esta desesperación, frente al complejo de culpabilidad que sienten las jerarquias del régimen, sólo se encuentra una forma de responder; la eliminación brutal del adversario, del opositor. La eliminación bestial y expeditiva de Grimau es la expresión más acabada del carácter bárbaro del régimen y de su impotencia para responder a las exigencias populares conforme a los imperativos de la hora presente. Un régimen se caracteriza a sí mismo por su incapacidad para responder al sentimiento popular y por la barbarie con que reprime todo acto opositor. Es el signo de decomposición más característico que puede ofrecerse, como es tambien una indicación clara, en cuanto a la necesidad de acentuar la oposición hasta su derrocamiento.

Para acentuar esta posición, se requiere una orientación que canalice el descontento, que oriente al pueblo hacia objetivos precisos y claros, propiciando con ello la creación de una mística de lucha y una esperanza cierta de que el esfuerzo que se reclama tendrá su compensación natural y lógica.

Digamos sin tardar que el Pueblo español reclama su derecho a ser libre y a autodeterminarse en cuanto a la forma de convivencia que desee. Este derecho soberano nadie puede contrariarlo sin exponerse al repudio y a la condenación más formal que parte del Pueblo.

El sostén que las Naciones del mundo dicho democrático aportan al tirano; la complicidad, tácita o explicita, con que se producen vis a vis del franquismo los regímenes dichos socialistas-democráticos-populares; al afincamiento de intereses financieros y militares en el suelo español, exclusivamente benéficos para las oligarquias fascistas, en fin, constituyen elementos de condenación y repudio para quienes sufren el látigo de los tiranos. Nadie tiene derecho a condenar los actos desesperados de los españoles, cuando permiten la supervivencia del régimen que le oprime y aceptan la supresión física de quienes luchan por su libertad. Todo acto de oposición, activa o pasiva, tiene un eco en el corazón de los hombres libres del mundo y la solidaridad con los caidos es expontánea y natural: es la sola expresión de la dignidad humana frente al crimen institucionalizado en forma de régimen de gobierno. Así és el totalitarismo en una de sus formas.

Un sistema que vive de la exportación de sus trabajadores al extranjero, cuya fuente de ingresos en divisas procede de esta masa obrera expatriada y del turismo, que es sostenido además por la venta de su suelo y de sus fuentes de riqueza al capital extranjero, es indigno de vivir y de tener audiencia en el concierto de los pueblos civilizados del mundo. Su insuficiencia es tan notoria que es indigno de figurar como pueblo propriamente dicho: es una colonia explotada por las jerarquias que lo sojuzgan.

EN ESTE 1° DE MAYO

Una vez más, la C.N.T. afirma su oposición inquebrantable a la dictadura franquista y a todas las dictaduras como forma de convivencia entre los hombres.

Confirma su disposición a trabajar activamente por el derrocamiento de la tirania conjuntamente con todos los sectores de signo libre y democrático.

Reafirma su fidelidad a la Alianza sindical y permanece fiel a los principios que la animan, así como al trabajo activo que la misma desarrolla y debe desarrollar para situar el proletariado militante frente a sus responsabilidades en tanto que vanguardia liberadora.

Proclama su convicción de que librado el fascismo franquista a si mismo, sin los concursos extranjeros, su existencia tiene los días contados.

Reclama de la oposición que desea para España y los españoles un régimen de libertad, la pronta conclusión de un acuerdo general que constituya, por sus proyecciones, la solución de recambio a la dictadura actual y asegure con tal solución los medios necesarios para que el Pueblo español se pronuncie libre y conscientemente en cuanto al sistema de convivencia que desea.

Nuestras revindicaciones, en esta fecha memorable, se limitan a denunciar las complicidades de toda suerte que sirven para prolongar la existencia del fascismo en la península ibérica, y a afirmar sus objetivos inmediatos tendentes a una liberación pronta y efectiva de los trabajadores y de todo el pueblo español.

El Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio.

1° de Mayo de 1963.

Actualidad

DOS PESAS Y DOS MEDIDAS

PARA nadie es un secreto que la mayor parte de las dificultades en que se desenvuelven los refugiados españoles en Francia, en este momento,, son debidas a la constante presión del franquismo, que busca, por todos los medios, de limitar la solidaridad hacia los combatientes de la oposición del interior. Todo cuanto pueden hacer contra la C.N.T., contra los vascos, contra socialistas y republicanos, en el plano exterior, lo hacen, valiéndose incluso de los intereses políticos de aquellos países que tratan comercial o... policialmente, con ellos.

Por eso resulta curioso y extraordinario, leer en los periódicos españoles — ni que decir tiene que todos adictos al franquismo — frases encendidas de simpatia y de ayuda a los exilados cubanos. Por ejemplo, el editorial de «La Vanguardia», del cual son estos párrafos que transcribimos:

«La inacción ante el régimen de Castro, ¿no presupone otorgarle un plazo nuevo de consolidación, de estabilización, de tranquilidad, en fin, para que pueda llevar a cabo la completa marxistización de la Gran Antilla dorada? ¿Es que tiene muchos plazos de espera el angustiado vivir de la población insular inasimilable — seguramente mayoria — para el fidelismo?

En torno a estos interrogantes se mueven los anhelos y la presente desilusión de los desterrados cubanos. Todos ellos quieren volver y saben que ello solo será posible por la fuerza. Ya están dispuestos a morir en el empeño si es preciso; pero no a morir en una lucha estéril de sueños y sin medios materiales. Consecuencia, repetimos, a la que llegan todos los extrañados de su isla, sean cuales fueren sus particulares ideas, estén inscritos en el grupo que sea».

Aceptemos parangonar ambas situaciones — lo que ya es mucho aceptar por nuestra parte. Admitamos que los exilados cubanos se encuentran en la misma situación que nosotros — aunque nosotros no tengamos asilo político dorado que encontraron en Miami y en la propia España los amigos de Batista y los capitalistas cubanos, expropiados. Admitamos que los anticastristas de condición humilde e ideológica incompatible con la dictadura filo-comunista de Castro pueden parangonarse con nosotros, ya que a ellos tampoco llegan las dádivas de la John Birch y de los millonarios americanos.

Y el párrafo de «La Vanguardia», podemos transformarlo de la siguiente manera:

La inacción ante el régimen de Franco, ¿no presupone otorgarle un plazo nuevo de consolidación, de estabilización, de tranquilidad, en fin, para que pueda llevar a cabo la completa fascistización de la antigua Iberia feliz? ¿Es que tiene muchos plazos de espera el angustiado vivir de la población peninsular inasimilable — seguramente mayoria — para el franquismo?

En torno a estos interrogantes, se mueven los anhelos y la presente desilusión de los desterrados españoles. Todos ellos quieren volver y saben que ello solo será posible por la fuerza. Ya estan dispuestos a morir en el empeño, si es preciso; pero no a morir en una lucha estéril de sueños y sin medios materiales. Consecuencia, repetimos, a la que llegan todos los exilados de la Península, sean cuales fueren sus particulares ideas, estén inscritos en el grupo que sea.

¿No es esta la situación de los exilados españoles? ¿No es válido para ellos el insistente deseo expresado por el franquismo de que los Estados Unidos intervengan en Cuba y restablezcan en la isla «la libertad y la democracia»? ¿Por qué no se reclama la misma intervención para España y el mismo restablecimiento de libertades y de derechos, en España conculcados desde hace 25 años?

Mal plazados estan los fascistas españoles para poner el grito en el cielo ante las persecuciones del castrismo y los supuestos fusilamientos que en Cuba se producen, sobre todo en unos momentos en que los Tribunales franquistas condenan cada día hombres a penas que van de los seis años a la pena de muerte, recientemente aplicada contra Grimau, por hechos que se le atribuyen VIEJOS DE VEINTE Y SEIS AÑOS.

Lo mínimo que podrian tener la prensa franquista y los encargados de su control y dirección, es un poco de pudor, absteniendose de comentarios y de sugerencias de los que lo menos que puede decirse es que significan enjuiciar los mismos problemas, con dos pesas y dos medidas diferentes, sin darse cuenta de que, día tras día, no hacen más que mentar la soga en casa del ahorcado.

Ante la eventual revisión

(Suite de la page 5.)

Latina se ejerciera en el sentido de trasplantar sistemas como el de Betancourt, el de López Mateos y el de Juan Bosch, pongamos por caso. Y eso, el régimen de Franco no puede hacerlo en modo alguno.

Está, pues, claro, que los EE. UU., con la firma del tratado de asistencia firmado con Franco, tras no haber dado solución a ningún problema del presente, se están cerrando en España las puertas del porvenir. La operación no podía ser más desastrosa.

Queda por examinar el argumento que más pesó quizás en las determinaciones de los gobernantes y de los estrategas militares, para decidirles a firmar el tratado con Franco. Es el de la lucha contra el comunismo. Y en este aspecto, también, es de notar que el gobierno de EE.UU. no tuvo en cuenta que el gobierno de Franco era un pésimo aliado para esa lucha. Los hechos así lo han demostrado a quienes nos tomamos la molestia de observarlos objetivamente.

Vamos a exponerlos.

SERVICIO DE INFORMACION C. N. T.

(Continuará.)

INTERNATIONALE

Ante la eventual revisión o prórroga del tratado firmado en Septiembre 1953

entre los E.E.U.U. y el gobierno del general Franco

ESPERANZAS FRUSTRADAS

Es natural que, a tenor de los antecedentes que dejamos expuestos, los españoles antifascistas tuviéramos puestas fundadas esperanzas en que, finalizada la guerra mundial con el triunfo de las democracias sobre el nazi-fascismo, el mecanismo internacional que los aliados habían prometido poner en juego para terminar con los últimos vestigios del nazismo y del fascismo, sería puesto al servicio del antifascismo español que, de manera tan desinteresada, leal y heroica, había participado en los campos de batalla europeos en el seno de los ejércitos aliados o en los grupos de la Resistencia.

Las declaraciones hechas por el general Eisenhower, Jefe de los ejércitos aliados en Europa, el 6 de junio de 1944, parecían venir a confirmar dichas esperanzas. Eisenhower, dirigiéndose a los españoles que combatían bajo sus órdenes, dijo: *«Tengo que deciros que aunque el asalto inicial no se ha efectuado en vuestro país, la hora de vuestra liberación se acerca».*

Esa hora aun la estamos esperando. Aun estamos esperando que se cumpla la promesa de Eisenhower, en el sentido de dar el asalto inicial, no a nuestro país sino al régimen que tiraniza nuestro pueblo; como también estamos esperando que otra de las promesas hechas por los aliados, consistente en facilitar, donde fuera necesario, la realización de elecciones que permitieran restablecer los derechos soberanos del pueblo — en lo que a España se refiere — para elegir el gobierno que respondiera a la voluntad popular, sea cumplida. Y no es que el pueblo español haya permanecido sumiso, sin tratar de liberarse del yugo que le oprime; no es que los sectores antifascistas hayan permanecido inactivos, sin ejercer una presión contra el régimen (si no ya de conjunto, por lo menos de manera aislada) y sin ofrecer alternativas de recambio. Los aliados nada intentaron contra el régimen de Franco. Nuestras esperanzas habían quedado frustradas.

Peor todavía; pues a medida que transcurría el tiempo, el gobierno de Franco ha ido normalizando sus relaciones internacionales y se le iba permitiendo tomar pie en los organismos del mismo carácter. Por último, fué el gobierno de los Estados Unidos de América, bajo la Administración del general Eisenhower — el mismo que prometiera a los combatientes antifascistas españoles que la liberación de su país se acercaba — quien, a sabiendas de que ninguna de las premisas que se establecían en la Carta del Atlántico había sido cumplida, en España, firmó en septiembre de 1953, un tratado de asistencia económica y militar con el gobierno de Franco, sacrificando su propio honor, al violar sus compromisos internacionales, y la libertad del pueblo español, en aras de la estrategia periférica militar.

EL TRATADO
Y SUS CONSECUENCIAS

¿Qué había sucedido entre 1945 y 1053 para que el gobierno de EE.UU. cambiara de actitud? ¿Se había producido un cambio de carácter en el régimen de Franco? En absoluto. Ahí están los discursos del Caudillo de 1945 a 1961 — y no son pocos los que ha pronunciado — para atestiguar que su régimen seguía afincado en sus estructuras totalitarias, destilando odio contra los sistemas capitalistas, demócratas y liberales. La propia opinión norteamericana estaba advertida de ello a través de su prensa. En el «New York Times» del 16 de julio de 1949, puede leerse:

«España, bajo Franco, es una dictadura en la que la prensa está sometida a la censura, en la que los derechos cívicos son rehusados al pueblo, en la que la oposición política es castigada como crimen. Sea cual sea nuestra simpatía hacia el pueblo español, no podemos ayudar al hombre vindicativo y mezquino que hoy gobierna el país.»

Lo que había sucedido es que los aliados de los años 42, 43, 44 y 45 se habían dividido en dos bloques antagónicos. El objetivo que con el tratado firmado con Franco perseguían los EE.UU., no podían ser otro que el de reforzar el sistema de defensa periférico de Occidente y el agregar un elemento más a la lucha contra el comunismo.

¿Pero, es que los principios que informaban — que sirven de base aun — al bloque occidental, permitían una colaboración, ya fuese bilateral, con el régimen de Franco? Lejos de ello. He aquí lo que se proclama en el Tratado del Atlántico Norte:

«Afirmamos que las potencias firmantes se comprometen a defender los principios de la democracia, la libertad individual y el derecho de gentes.»

Los principios que se comprometen a defender las potencias firmantes de ese Tratado son, precisamente, los que se atropellan en la España actual, los que Franco y su régimen persiguen y combaten inexorablemente como lo prueban los hechos y como lo expresa el texto del «New York Times» ya citado.

Pese a todo, el gobierno de EE.UU., bajo la Administración de Eisenhower, firmó el tratado de asistencia con Franco. Ese acontecimiento vino a reforzar de manera decisiva al régimen de Franco, como lo prueba el hecho que, Martín Artajo, a la sazón ministro de Asuntos Exteriores del Caudillo, se creyó en la obligación de declarar, el día que se estableció el compromiso con Estados Unidos: «HOY PODEMOS DECIR QUE HEMOS GANADO LA GUERRA CIVIL». Esa frase refleja exactamente el sentido y el alcance que los franquistas y nosotros (en esto somos coincidentes) concedemos a la firma del tratado entre Franco y Estados Unidos.

Aquel día el franquismo pudo considerar que había ganado la guerra civil; exacto. Aquel día se consumó la mayor felonía, de las muchas que se han consumado con el antifascismo español. Aquel día se condenó al pueblo español a vivir en la miseria, moral y materialmente, oprimido, esclavizado y torturado por unos cuantos años más. Tales son las consecuencias del tratado para la inmensa mayoría de los españoles. Mal, muy mal han pagado las democracias la abnegación con la que muchos antifascistas españoles les sirvieron, y las esperanzas que un día puso en ellas la mayor parte del pueblo hispano.

Pero si las consecuencias del tratado son catastróficas para España, para EE.UU. no son mucho mejores. El gobierno de EE.UU. creyó sin duda hacer una ganga al firmar el tratado con Franco. Los resultados demuestran que se equivocó de medio a medio Veamos :

Los EE.UU. han salido perjudicados con la firma del tratado con Franco porque, tras no haber cubierto ninguno de los objetivos previstos por su estrategia militar, ha sido una operación desastrosa que ha minado su crédito político y su autoridad moral ante la opinión pública del mundo entero, la que no puede comprender cómo Norte-América puede pretender erigirse en campeón de la lucha contra una especie de dictadura, aliándose y determinando con ello la supervivencia de otra dictadura.

Desde el punto de vista de la estrategia militar, las bases americanas instaladas en España han sido de una inutilidad perfecta. Esa inutilidad será todavía mayor de aquí en adelante, si se tiene en cuenta la nueva aplicación de instalaciones submarinas para las armas nucleares y, sobre todo, si se ha de dar crédito a la política de coexistencia pacífica que tanto el uno como el otro bloque están propagando. Igualmente ha de tenerse en cuenta el hecho que deriva del equilibrio de fuerzas de los dos bloques, lo que hace improbable, y casi imposible, el desarrollo de una guerra atómica.

Desde el punto de vista psicológico, la firma del tratado se salda para los EE.UU. por un completo desastre. Norteamérica gozaba en España, antes de que su gobierno apoyara al de Franco, de vivas simpatías entre el pueblo, que veía en los norteamericanos y su sistema los respaldos más poderosos y acreditados para ayudarle a obtener su libertad. En la actualidad, el pueblo español vé en los norteamericanos una especie de fuerzas de ocupación, qu además constituyen el sostén más firme de la tiranía que le oprime; y la simpatía se ha trocado en repulsión.

Desde el punto de vista político, la operación «tratado» es, además de desleal y perversa, de resultados ruinosos para EE.UU. Con ella, los norteamericanos han comprometido su porvenir en España, casi definitivamente, puesto que, respaldando a las fuerzas enemigas, que caminan hacia el ocaso, han vuelto la espalda a los sectores amigos, que es a quienes corresponde el porvenir.

Además, a Norteamérica debe interesarle mucho la proyección que, por su historia y por su lengua, está llamada a ejercer España sobre América Latina. Pues bien; la proyección que sobre América Latina puede ejercer España bajo el régimen de Franco, no puede operarse más que en el sentido de trasplantar sistemas totalitarios, bien sea por acción, bien por reacción, como los de Trujillo, Perón, Pérez Jiménez o Fidel Castro. No creemos que los sistemas encarnados por esos hombres puedan ser considerados por EE.UU. como aliados seguros y leales. Lo que sí puede interesarles, sin embargo, es que la proyección española hacia América

(Suite en page 4.)

Comentario

Politica de pleno empleo

PESE a ser sobradamente conocido que las «apariencias engañan», tan similar a «no es oro todo lo que reluce» y a «fíate de la virgen y no corras — la citada en último lugar tiene su origen, salvo error de mi parte, en lo acaecido a dos misioneros católicos, de los tantos llegados a tierras de América en los primeros tiempos de su descubierta, para «evangelizar» a los nativos, que tan a su gusto vivían antes de la presencia de los rostros pálidos. Los cuales, al acercarse a un poblado indio y ver que un grupo de sus moradores les salía al paso con visos de pésimas intenciones, reaccionaron de tal suerte, que mientras el más cuerdo dióse a sus piernas y halló escondite en un apartado matorral, el otro arrodillábase elevando la vista al cielo, por lo que su misionera persona hubo de soportar tan descomunal palizón de los indígenas, que éstos, saciada su furia y dándole por muerto, alejáronse de allí hasta perderse de vista.

Y es aquí cuando el primero, ya junto a su maltrecho compañero, como le preguntara, «¿Por qué no hizo como yo, hermano?», y el otro medio hecho papilla, respondiera, «¡Preferí encomendarme a la Virgen!», le dijo, en tono zumbón: «Pues otra vez, hermano, fíese de la virgen y no corra» — todavía la inmensa mayoría de las gentes siguen atornilladas al horrible defecto de juzgar el valor de las cosas por su aspecto externo. Y, naturalmente, las fallas son morrocotudas.

Nadie ignora que muchos, desde hace la friolera de veinticuatro años, sostienen la «falsa» postura de que todo en don Paco es fi'fa y que no hace cosa buena, tan sólo porque su régimen parece lo que «no» es. Con lo facilón que resulta penetrar en el meollo de su «ingente» obra caudillal, centrando la atención en lo que de ella nos brinda, diariamente, en bandeja nacional-sindicalista, la Prensa al servicio de Su Excelencia y del «bien» general de los españoles, que han de ganarse el corruco sudando tinta. Y así se enterarían que «El paro obrero, esa calamidad pública de la sociedad contemporánea, casi ha desaparecido de nuestro país (del discurso de Franco en el IX Consejo Nacional del Movimiento), gracias a una política de pleno empleo», hasta más allá de las fronteras hispanas. De ahí que en 1962 havan pasado sus vacaciones esos 942.415 españoles, según «Ya» del 2 de abril último, de los muchísimos que trabajan en diferentes países de Europa y América merced a los grandes «beneficios» que reporta tan «genial» política. Como igualmente se darían cuenta, de que «La industrialización de España, cuyos resultados y promesas (sobre todo las promesas) son evidentes, ha tenido como consecuencia la creación de más de cuatro millones de nuevos empleos», que son, precisamente, todos los «agarraos» como sanguijuelas a las ubres de los estamentos de chupén burocrático, creados por el Movimiento Nacional, que dirige, controla y maneja el Generalísimo.

Por eso, mal andan de la vista quienes no atisban, que «es evidente para todos los observadores de buena fe (cual esos senadores notamericanos que, por tener la mirada fija en los beneficios que les reporta el régimen caudillal, no ven el dolor del pueblo español, y sí el de aquellos en los cuales no pueden meter baza sus intereses) que el sistema de vida que reina en España se ajusta a los más exigentes postulados morales de una vida en común, que desde el punto de vista civilización, nada tiene que envidiar, y que las libertades públicas de nuestro pueblo están garantizadas por las normas e instituciones de origen puramente populares», como lo testimonian, sin escarbar mucho, las manifestaciones «espontáneas» que vitorean al Caudillo, a su paso por los pueblos de España, la constitución en Albacete de La Hermandad de la «quinta columna», para fomentar y sostener el espíriu de la «Cruzada», ¡ah!, y la suspensión de un partido de fútbol que se estaba celebrando en Ubeda, para buscar un diente de oro que uno de los jugadores perdió, a resultas de un balonazo en pleno rostro en cuya búsqueda participaron los veintidós jugadores, el árbitro, varios guardias y algunos individuos más. Y «Rosito — así dice «ABC» — luce de nuevo el diente.»

He aquí por qué «presentes» tan bellas cosas en el área española, que hoy tanto atraen a determinados vecinos continentales, que ayer sentían asquito de la política de don Paco, Sáinz Rubio con munición argumental de panza agradecida, suelta frenos a su pluma para, desde «Madrid», del 30 de marzo, víspera de la conmemoración de la victoria de las armas «nacionales», decir: «La victoria que celebramos no fué conseguida en beneficio de una clase determinada, sino como punto de partida de un programa de bienestar que alcanzaría a todos los españoles... con una legislación social tan avanzada que se acomoda... a las más atrevidas propuestas de la justicia social». Sin embargo, «Nos achacan falta de libertad. ¿Es que se puede imponer la gratitud que a Franco manifestamos constantemente los que... estamos obligados a él como partícipes de la notable mejoría experimentada (¡cuando él lo dice!...) en todos los órdenes por España? Esto también supone una votación, y estoy seguro de que si fuera necesario acudir a un referendum... los sufragios refrendarían abrumadoramente la confianza en el Caudillo». (Que pruebe el Caudillo, y ya verás). Porque «el resultado, a despecho de los resentidos y de los impacientes, ahí está. Todo lo que nos reserve de mejor el porvenir será la renta directa de la obra de gobierno de Franco.»

Miren ustedes, por dónde este Sáinz Rubio, con su «estoy seguro», viene a recordarme el siguiente sucedido:

Un pobre hombre, que no había probado bocado hacía cuatro días, no pudiendo sostenerse más en pie, cayó desvanecido en la vía pública. La gente se arremolinó en torno a él. Acto seguido, un individuo de unos veintiocho años de edad se hizo abrir paso, exhibiendo el título de médico que acababa de obtener, se acercó al caído y, después de detenido examen ocular, afirmó:

—Lo que yo me figuraba. Se ha desvanecido debido a una mala digestión.

Entonces, el que yacía en el pavimento, que había oído todo, entreabrió los ojos y, con voz muy débil, exclamó:

—¡Buena carrera llevas, mozo!

Salvador INIESTA

LAS JUERGAS DE STEVENSON

He aquí el señor Adlaí Stevenson, enviado especial del presidente Kennedy cerca de Franco, divirtiéndose en el cortijo de los hermanos Peralta, rejoneadores conocidos por toda la «afición» andaluza, además de ricos propietarios de haciendas en que se emplean a la recría de reses bravas. Con la ayuda de las cañas de manzanilla y la presencia de tres lindas «bailaoras», el demócrata americano fué completamente conquistado por el «demócrata» Franco. Tanto, que al llegar a Washington, declaró que España era el país europeo en que había apreciado «mayor progreso y prosperidad».

¡Qué cinismo! ¡Y estos son los que debían ayudarnos a restablecer la libertad en España!

DE TOUT ET POUR TOUS

Para protestar de la condena a muerte de Julià Grimau

Una gran manifestación tuvo lugar en Argel

El sábado, día 20 del pasado mes de abril, organizada por la U.G.T. M.A. (Unión General de Estudiantes Argelinos) y la J.F.L.N. (Juventud del Frente de Liberación Nacional) tuvo lugar una manifestación de protesta contra la sentencia de muerte dictada por un Consejo de guerra en Madrid contra el antifascista español Julián Grimau.

Durante todo el día había sido profusamente puesta a conocimiento del pueblo una cuartilla que decía:

«Joven argelino:

Un republicano, Julián Grimau, cuyo solo crimen es el de haber combatido al fascismo, acaba de ser condenado a muerte por el dictador Franco, el mismo que ha sostenido y sostiene la O.A.S.

Julián Grimau morirá si todos los demócratas y todos los amigos de la libertad en el mundo entero, no exigen su liberación.

El sábado a las 18 horas, una gran manifestación está organizada frente a la Universidad.

Julián Grimau y los españoles antifascistas cuentan contigo.

U.G.T.M.A. — F.J.L.N.

Comité de Coordinación de los Jóvenes Republicanos Españoles.»

Efectivamente, el pueblo, que ya se había enterado por las ondas de que la fatal sentencia había sido ejecutada, acudió a la llamada y mucho antes de la hora anunciada, frente a la Universidad, había estacionados varios grupos que, indignados, comentaban la rapidez con que se había efectuado la ejecución de Julián Grimau, sin tener en cuenta la intervención que en su favor habían ejercido diversos países, personalidades políticas, jurídicas y eclesiásticas y centrales sindicales.

Por la mañana, a las diez, antes de ser conocida oficialmente la ejecución del condenado, el Sr. Benhabyles, secretario general del Ministerio de Asuntos Exteriores del gobierno argelino, en su despacho, había recibido al Sr. Campo, encargado de los Asuntos de España en Argel, para expresarle la emoción del gobierno y del pueblo argelino al anuncio de la citada condena y advertirle de las consecuencias que podría acarrear la ejecución de Julián Grimau.

Un crimen más que pesa sobre la conciencia de Franco y sus servidores y el pueblo manifestó su protesta. Los grupos fueron engrosando — pudiéndose notar la presencia de muchas mujeres, lo mismo musulmanas que europeas — siendo los más numerosos los de los españoles y los estudiantes árabes; las pancartas se desplegaron a los cuatro vientos, leyéndose en ellas los anatemas más rigurosos contra el dictador. (Algunos, por prudencia no los reproducimos. — N. de la R.) : « A bas Franco » — « Franco-O.A.S. » — « La C.N.T. de España en Argel, se adhiere al acto de protesta contra los crímenes cometidos por el franquismo» y otras.

⁂

La cabeza de la manifestación la formaba un grupo de mujeres portadoras de unos ramos de flores rojas, dedicadas al fusilado; la bandera de la República Argelina y la bandera republicana española. Recorrió varias calles, las más céntricas: Charles Peguy, Boulevard Laferrière, ex-Boulevard Boudin, rue Clauzel, etc., lo que dió lugar a que se sumaran a la misma muchos transeuntes, pudiéndose calcular en unos cinco mil manifestantes.

El tráfico rodado, a su paso, fué interrumpido y, en compacta masa humana, llegó hasta las puertas de la Embajada de España, rue Tirmau, a los gritos ensordecedores de «O.A.S.-Franco», «Franco...», Franco au poteau», «Le fascisme ne passera pas».

Durante el curso del trayecto que siguió, la manifestación fué ligeramente amonestada por la policía que demostraba sus sentimientos de simpatía, pero al llegar junto a la Embajada, la que cerró las persianas de sus balcones, opuso toda su resistencia, sin duda cumpliendo órdenes que tenía de protección a bienes y personas, rogando que, logrado el objetivo de protesta que se perseguía, la manifestación se disolviera.

En lo alto de la tapia de una iglesia, frente a la Embajada, se improvisó una tribuna desde la cual se hicieron unas breves alocuciones en francés y en árabe, inspiradas contra el régimen franquista.

Todavía las pancartas en alto y a los gritos a coro de «O.A.S.-Franco», la manifestación, ya entrada la noche, llegó hasta su punto de origen: la Universidad.

Debemos hacer notar un caso curioso y singular detalle ocurrido con la pancarta de la C.N.T. Después de habérsenos preguntado varias veces qué era lo que quería decir aquellas tres letras mayúsculas, a lo cual se dió satisfacción, frente a la Embajada, un grupo de jóvenes estudiantes musulmanes, viendo que los brazos de quienes la sostenían eran los de dos cabezas encanecidas, casi se la arrebataron de las manos diciendo: «Somos nosotros quienes la vamos a llevar y la pondremos más alta».

¡Bravo por esa juventud que arde en deseos de conocer y descubrir nuevos horizontes!

CORRESPONSAL

Argel, 22-4-63.

LOS QUE MUEREN

Con gran sentimiento informamos a nuestros lectores de dos pérdidas sensibles para cuantos sienten y profesan ideas de libertad y de justicia.

En Toulouse, víctima de un ataque cerebral, falleció el sábado, día 20, súbitamente, el Doctor MARTI FECED, miembro del Comité Nacional del Partido Federal, Presidente de la Cruz Roja exilada, figura bien conocida de todos los exilados españoles que en Toulouse y la región habitan.

Después de una vida política intensa en España, en el exilio Martí Feced proseguía manteniendo enhiesta la bandera del viejo Partido federal y, como médico, prodigaba sus cuidados a los enfermos en el dispensario de la Cruz Roja Republicana.

Lamentamos solamente que, con Martí Feced, familias abusivas se valgan de sus derechos para imponer a los difuntos ceremonias con las que su íntima conciencia estuvo en abierta pugna. Martí Feced, como Samblancat, fué enterrado por la Iglesia, por decisión de parientes presentados en el Hospital de Purpán, a donde fué llevado víctima del ataque que acabó bruscamente con su vida.

Otra pérdida que hemos de consignar con dolor es la de una mujer, gran amiga de la España antifascista, que acaba de morir también bruscamente en Laussanne, donde se encontraba tomando parte en una conferencia parlamentaria internacional: Jeanne-Emile VANDERVELDE, viuda del ilustre socialista belga, que tan honradamente se portó con el pueblo español, hasta el extremo de dimitir de su cargo de ministro cuando Bélgica aceptó la No-Intervención contra España, hecho que significaba dejar las manos libres a Hitler y Mussolini y abandonar a su suerte al pueblo español.

Jeanne Vandervelde prosiguió fiel al espíritu de su marido; los exilados españoles en Bélgica tuvieron siempre en ella una defensora y en todo momento su solidaridad activa no cesó de manifestarse, lo mismo a favor de las víctimas internacionales del fascismo, que frente a todas las maniobras de la reacción.

Descanse en paz Jeanne Vandervelde. A sus familiares y amigos políticos testimoniamos nuestra simpatía y nuestro sentimiento.

LOPE DE VEGA EN BURDEOS

Amena e interesante resultó la conferencia dada por la profesora de español, Suzanne Brau, desarrollando el tema «A propósito de Lope de Vega», demostrando lo que era el genio de tan fecundo escritor.

Comenzó su disertación, saturada de detalles, constructiva en materia poética.

«Hoy, os hablaré de uno de vuestros grandes escritores, el más grande quizás. Os hablaré del hombre cuya obra tiene fama universal. Del escritor que ha servido de maestro a los que han seguido, y tambien a los escritores franceses.

Mucho han de agradecerle escritores como, Corneille, Moliére, etc., al teatro de Lope de Vega.

Pero ¿qué es un escritor? Claro, es el que escribe; pero para saber escribir, para expresar sus ideas, hay que saber hacerlo, haberlo aprendido. Hay que saber habiar, contar, narrar. Hay que saber comunicar con los demás, usando de la palabra. Algunos se dejan engañar por los que llamamos «los decidores», y, sin embargo, entre los que llaman con desprecio «analfabetos», los hay que poseen talento.

Lope de Vega nació en Madrid. Fué un gran y potente artista de su idioma poético, cantando y expresando con mímica sus ideas y sentimientos. Se ha dicho que fué un «monstruo» de la naturaleza, el fénix de su generación. Lope de Vega escribió 2.000 comedias.

Y ¿por qué se escribe?

En los periódicos se escribe para informar, instruir y hacer publicidad, lo mismo que para divertir.

Los escritores que han escrito para el teatro, escribían para deshacerse de sus angustias, de sus problemas personales. Es el caso de muchas personas tímidas que, no atreviéndose a comunicar directamente con los demás, hablando, se descargan de un peso personal escribiendo. También se escribe para expresar sus ideas, divertirse e instruirse. La poesía es algo diferente. El poeta escribe para conocerse a si mismo. Mediante la poesía se establecen contactos directos entre las personas. En los poemas los sentimientos se destacan más: toman forma y color. La poesía no es sólo un monólogo, es también religión en el término exacto de la palabra. La poesia se vuelve teatro en el caso de Lope de Vega. Este poeta es universal, y en sus comedias ocurre lo siguiente: Se detienen las acciones y entonces un personaje de la comedia da parte de su fervor, de su congoja, de su ansiedad, de sus alegrías.

1562-1962: Es el cuarto centenario del nacimiento de Lope de Vega. Por eso hemos montado su obra: ««Amar sin saber a quien» que pondrán esta tarde, en escena, «Los amigos del teatro español», de Toulouse.

En el año 1562, España estaba bajo el reinado de Felipe II, y era la nación más potente del mundo, extendiéndose sobre Flandes y América. Aun resonaba el ruido de las armas y de las construcciones, citemos el Escorial. Bajo este ambiente de gloria, nació Lope de Vega, de padres modestos. Su padre era bordador. No obstante, Lope de Vega siguió sus estudios. Su vida fué tumultuosa, aventurera, una vida que le hará frecuentar las cárceles y los palacios de los dueños más poderosos, y que acabará bajo la orden sacerdotal. Tendrá muchos amores: legítimos, no legítimos, escandalosos... Amores que le darán una numerosa descendencia de hijos naturales y legítimos.

No se puede imaginar como un hombre que llevaba una vida tan intensa haya podido tener tiempo para escribir tanto.

Lope de Vega, a los cinco años, ya sabia leer el latin y el español. Por esta época se celebraba en España la victoria de Lepanto, y podemos imaginarnos los desfiles de las tropas por las calles de Madrid. Sólo esto fué lo suficiente para deslumbrar la imaginación de un niño como Lope de Vega.

A los diecisiete años, se enamora de la hija de unos actores. Amor que ya provoca un gran escándalo. Ya empezaba a escribir.

A los veinte y dos años se le vé en la carcel por haber raptado a una muchacha, y se casa en la cárcel por procuración. Pocos días después de casarse, toma parte en la expedición de la «Gran armada, la Invencible». Expedición que acaba en un desastre. De regreso, vuelve Lope de Vega a la cárcel para terminar de cumplir su condena.

En Valencia fué donde Lope de Vega escribió la mayoría de sus obras para ganarse el sustento. También se le vé por Salamanca. Su esposa muere y Lope de Vega vuelve a tener amores. Dos años más tarde vuelve a casarse y fija definitivamente su domicilio en Madrid. Viudo por segunda vez, se hace sacerdote y se dedica a la educación de sus hijos; pero ya le tenemos de nuevo enamorado. Amor que acabará trágicamente, puesto que la joven morirá al poco tiempo, ciega y loca. Numerosos de sus hijos murieron también muy jovencitos. Sin embargo, su vida la consagra también al teatro y a la poesia. Entonces ya es muy conocido y popular, muriendo en el año 1635. Su obra total fué publicada en veinte y cinco tomos.

¿Qué puede interesarnos de este poeta, muerto hace cuatro siglos? Nosotros, los «Amigos del Teatro Español» de Toulouse, no contamos con posibilidades económicas, carecemos de dinero. Nuestro teatro se monta no importa donde, y, estamos más que seguros del valor de la obra de Lope de Vega.

Bajo el reinado de Felipe III y Felipe IV, se celebran grandes y delirantes fiestas, alternándose los bailes con la representación de obras teatrales. Por eso Lope de Vega ha podido escribir obras de diversión, pues no fué sólo un poeta por oficio, sino también un poeta por amor a la poesia, por temperamento y por vocación profunda. Su obra lírica es considerable, y no fué nunca influenciado por el renacimiento de las letras, de las artes, guardando en sus poemas las formas antiguas del romance español. Todos sus dramas se basan sobre el honor, y en todas sus comedias se destaca y resalta una figura femenina, delicada y de gran finura.

Lope de Vega no quiso solamente la libertad poética, y la libertad social, sino también supo expresar su pensamiento con alegría. Le gustaba la vida errante y su obra me parece convenir perfectamente a un grupo de estudiantes como los que forman «Los Amigos del Teatro Español» de Toulouse.

A. G.

Desde Paris

FALSA MODESTIA

De ninguna de las maneras, amigo Nardo, en la organización se es modesto por el solo hecho de ser militantes, por lo tanto no existe falsa modestia. Si son imprevisibles las reacciones de los que encuentras por primera vez en tu camino, falta de estudio de la persona y por lo tanto de juicio sobre sus actos y palabras, por contra las de los ya conocidos y profundizados en sus pasiones, sabes si te escupirán veneno o si las palabras amistosas, dichas en un tono parejo, encierran ironia o franqueza.

El derecho a la verdad, es el primero de los deberes del hombre que enaltecen su inteligencia; es conocidísima la intransigencia de Kant ante la mentira, por lo tanto, si el modesto ficticio existe, hay que decirlo claramente, enérgicamente, con el deber del que tiene experiencia moral y que cumple una misión de profilaxis..

Pero no es falsa modestia, ni tienen el por qué catalogarse de falsas o verdaderas las modestas realidades vividas por la C.N.T. Es preferible la modestia al enfatismo de los que, no representando nada, quieren serlo todo.

La organización, al decir de muchos, no era nada, no representaba nada, nadie la queria, no tenia fuerza alguna en el país; si alguién la mentaba, solo era para vilipendiarla, incluso muchos de los que ahora hablan de ella con miel en la boca. Fué en las etapas difíciles cuando muchos ciegos abrieron los ojos para darse cuenta que mientras la consunción los mataba, la C.N.T. revivia siempre, modestamente, pero más fuerte cada día.

Todo aquel que se reclama de las ideas de la C.N.T. no puede ser otra cosa que modesto siempre; le asusta el oropel, porque sabe que la lucha que sostiene la C.N.T. para la manumisión de los trabajadores es lucha encarnizada, en la que sacrifica todas sus fuerzas, y cuando le ofrecen la ocasión de lucirse y brillar, es para anularlo ante las fuerzas del trabajo.

Por eso, amigo Nardo, somos modestos, si, pero no falsos. La modestia es una planta rara, pero tenemos la suerte de que se cria a montones en nuestra casa, porque es propia de los idealistas que lo dan todo por el ideal, sin esperar nada en cambio.

La C.N.T. no necesita aplausos más que de los trabajadores; sigue el camino que se trazó desde sus principios y no se aparta de él, a pesar de las ofertas que le son propuestas a cada instante.

Y creeme, amigo, el militante, o es modesto, o no es militante, y digamos como la violeta, que es la flor símbolo de la modestia; tomad de mi el polen, pero dejadme un poco de hierba para esconderme.

Jep D'ARANES.

« CENIT »

Sumario del Núm. 147

Plácido BRAVO : «¿Ser, qué?»
Floreal OCAÑA : De Schumann y Vatzlav Nijinsky a nuestros días.
FONTAURA : La sonrisa de París.
Eugen RELGIS : De mi calendario.
Felipe ALAIZ : Origen y meta de la gran propiedad triguera de Aragón.
CAMPIO CARPIO : Bajo el arco del cielo.
ABARRATEGUI : Y Cristo en alpargatas.
HAN RYNER : El tesoro.
PUYOL : Mandarrón y Candilico.
M. C. : El universo de Alaiz.
Miguel CELMA : La vida y los libros.
DENIS : El gobernador.
Miguel R. — Historia de un perrito español.

Revista mensual. Precio : 1 F.

Pedidos : 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

FEDERACION LOCAL DE PERPIGNAN

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo, día 5, a las 9 y media de la mañana, en el bar Casagnes, plaza del mismo nombre.

FEDERACION LOCAL DE MONTPELLIER

Para el domingo, día 5 de mayo próximo, a las 9 y media de la mañana, quedan convocados todos los afiliados a la asamblea general que se celebrará en el local de costumbre para tratar, entre otras cosas, del interés de hacer las reuniones los sábados por la noche, y estudiar la organización de salidas campestres los domingos en el período del buen tiempo que entramos.

FEDERACION LOCAL DE OULLINS

Reunión de la militancia de esta agrupación, el día 5 de Mayo, a las nueve y media, en el local de costumbre.

EL COMITE.

S.I.A. Y FEDERACION LOCAL DE ALBI

Por la presente se convoca a todos los afiliados a la Asamblea general que se celebrará, el día 5 de Mayo, a las nueve de la mañana, en el local de Fuerza Obrera. Por los asuntos de gran interés a tratar, se ruega la máxima y puntual asistencia.

EL COMITE.

CARTELERA S.I.A. DE LA ROCHELLE

La Sección de La Rochelle organiza un Festival internacional de Música y de «Variétés» en el plano Regional. Festival de solidaridad en favor de las obras benéficas de S.I.A., que tendrá lugar el domingo, 5 de mayo, a las 2 h. 30 de la tarde, en la sala Emile-Combes, rue de La Pépinière, nos 38-40, La Rochelle.

El Grupo Artístico «Arte y Amor» de Poitiers, pondrá en escena un juguete cómico en un acto, que hará reir, y de esto estamos seguros.

«Les Mickbers» con sus juegos de escamoteo, ilusión, fantasia, misterio.

Concierto de guitarras bajo la dirección del profesor José Sevilla.

Toda la Andalucia con su canto flamenco y sus danzas, por artistas de renombre.

Todo el folklore internacional y concurso de la Canción.

El espectaculo será presentado por el joven y dinámico Boby que tantos éxitos ha cosechado en todos los escenarios.

Esperamos que los compañeros, de lejos como los más cercanos, no faltarán.

Por el Consejo Local de S.I.A.:
EL SECRETARIO.

☆

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

21 Juillet

CAMARADES!

Retenez cette date pour assister au Festival annuel de S.I.A. à Toulouse.

ACTO DE ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA

Organizado por la Sección de Chauffailles de la C.N.T.-U.G.T., el domingo, día 5 de mayo de 1963, a las 9'30 de la mañana, en el Ayuntamiento de Chauffailles (Saone-Loire), tendrá lugar por vez primera en esta, un acto de afirmación antifascista, en conmemoración del Primero de Mayo, a cargo del conocido militante confederal Carlos ZIMMERMANN.

Hacemos un extenso llamamiento a todos los compañeros de la región, a fin de que este día podamos una vez más dejar patente que los sindicatos U.G.T.-C.N.T. son las fuerzas vivas de la democracia española, tanto en el interior de España como en el exilio.

Compañeros: acudid en masa al acto de Alianza Sindical, por la libertad y el bienestar del pueblo español.

⁂

Por la tarde, organizaremos una fiesta al aire libre, típicamente española, en el campo de los deportes de esta localidad. El Hogar de S.I.A. está a la disposición de todos los compañeros; señalamos que hay un lugar que se presta muy bien para pasar un día en plena naturaleza, dado que Chauffailles es un pueblecito que está situado en medio de montañas cubiertas de grandes pinares.

La comisión organizadora cuenta con la presencia de todos los españoles que desean ver liberado al pueblo español de la tiranía y la desigualdad social.

LA ALIANZA SINDICAL U.G.T.-C.N.T.

PRIMERO DE MAYO

JORNADA DE ESTUDIOS EN DIJON

Organizada por el Núcleo Dijon-Nevers.

La Comisión de Relaciones invita a los militantes del Movimiento Libertario al coloquio que tendrá lugar el Primero de Mayo en Dijon, en Café de la plaza del Teatro, a las 9 de la mañana.

Esperamos que la militancia del Núcleo acudirá a esa reunión de alto interés para la C.N.T. y las ideas ácratas.

FESTIVAL DE S.I.A.

El domingo, 19 de mayo, por la tarde, tercera manifestación artística de la temporada, a beneficio de S.I.A., consistiendo en un escogido programa de **Variedades**, representado por el elenco artístico del propio Grupo, con sus nuevas adquisiciones.

Acompañamiento al piano: Prof. Mme Ramis.

Empezará el espectáculo a las 3 horas y media, en el local social del Grupo «Terra Lliure»,, 48, rue de la République, Toulouse.

Velada que, tanto por su valor artístico, como por el carácter solidario a qué está destinada, merece ser secundada con la asistencia de todos.

*

REUNION APLAZADA

Nos comunican los compañeros de la F. L. de Roanne que la reunión que debía celebrarse el día 5 de mayo queda aplazada, a fin de que los compañeros puedan asistir al mitin de Alianza Sindical que se celebra el mismo día en Chauffailles.

Suscripción pro-España oprimida

Comisiones de Relaciones:	Francos
Panamá	213 30
Panamá	127 02
Bretaña	140 00
Aveyron	280 00
Rhone-Loire	466 90
Alto y Bajos Pirineos	470 00
Provenza	303 10
Provenza	184 40
Alto Garona	183 50
Zona Norte	309 40
Tarn y Garona	276 15
Tarn u Garona	150 80
TOTAL	3 104 57

Federaciones Locales y Donativos	
Alvarez Ferreras, Norwalk (U.S.A.)	9 75
F. L. de Carcassonne	110 00
F. L. de Nantes	6 00
F. L. de Nantes	6 00
F. L. de le Baule	30 00
Gru. de Morlaix (Bgne.)	15 00
F. L. de Rive de Gier	35 00
F. L. de Figeac: Ventura 20, Prats 10, Molina, 6,80. Total	36 80
F. L. de Buenos Aires	10 07
F. L. de Argel: A. Carrucho 5, H. Capella, 10, M. Cruz 5, Colectividad Linda 50, D. Giménez 10, D. Bernal 10, J. Sañudo 10, F. L. 70. Total	170 00
F. L. de Montluçon: F. Alvarez 10, J. Vitoria 5, J. Garriga 10, S. Fernández 5, J. Josa 2, J. Sierra 5, J. Mata 5, Baños 5, L. Baños 5, J. López 5, J. Somorriba 10, F. Campo 5, A. Payan 5, R. Martinez 5, F. Heras 5, C. Royo 5, A. Royo 10, G. Muñoz 5, A. Atroche 5, V. Tornero 5, G. Martinez 4, C. Lakatos 5; L. Rue 5, M. Obis 5, J. García 5, L. Domingo 10. Tl.	151 00
F. L. de Burdeos: Enfedaque 3,30, L. Juan 5, Villaplana 3,25, Laborda 10, X 5, J. Beltrán 5, M. Bruna 2, P. Alonso 5, G. Enrique 3,30, J. Saurina 5, Guillamón 5,50, Enfedaque 5, Iguacel 2,50, X.X. 10, Gil 5, J. María 3, Sedo 5, Fernández 5, un sordo 2,50, Sánchez 5, Coba 10, Llansola 5, Márquez 2. Total	114 55
F. L. de Limoges	175 00
F. L. de Angoulème	100 00
F. L. de Clermont-F.	47 40
F. L. de Gréasque	15 00
F. L. de Marsella	46 00
F. L. de St-Henri: P. Melón 10, E. Jusen 10, Total	20 00
F. L. de Paris	1 557 00
F. L. de Garches les Gonesses	55 00
F. L. de Drancy	20 00
F. L. de Toulouse	240 50
F. L. de Carmaux	75 00
F. L. de Montauban	55 00
F. L. de Montauban	317 40
F. L. de Orléans : V. Zaragoza 5, Cañizares 10, Grau 5, Ferrer 5, Payán 10, Serrano 10, Anaya 10, XXX 5, Un amigo de Ferrer 10, XXXX 5, E. López 5, A. Payán, 10. Total	90 00
F. L. de Pamiers	60 00
F. L. de Burdeos: Guillamón 3, Mur 5, Sión 10, Varquen 4,10, Guillamón 3, Vilagrasa 20, Márquez 1, M. Martin 7, Enfedaque 10, Sandor 5, Márquez 1, Sido 5, Guillamón 3, Calvo 5, Serrano 5, XX 5, Yguacel 2 XXX 6, X3. Total	103 10
F. L. de Perpignan: E. Sancho 15, Mayor 1,70, Barber 5, Berta 5, Espuña 10, Gracia 10, Gibert 5, Hernández 5, Capdevila 5, Rovirola 4, Parés 5, Felius 10, Borrues 5. Total	85 70
F. L. de Torreilles	66 70
Caro, Lavelanet	5 00
Calvo, de Gemenos	10 00
Manresa, de Albi	2 40
Juan Fernández, Melbourne (Australia)	5 00
F. L. de St-Girons: G. Fernández 5,74, F. Pacheco 1, J. Fillola 0,90	7 64
J. Díaz Serra, Annecy	20 00
F. L. de Hyères (Var)	110 00
A. Doménech, Clichy	10 00
F. L. de Caen	130 00
S. Emilio, de Paris	10 00
F. L. de Narbonne	105 00
F. L. de Le Havre: J. Vidaller	150 00
F. L. de Argenteuil	60 00
F. L. de Mont-de-Marsan: E. Farre	50 00
F. L. de Castelnaudary: M. Téllez 9, R. Criño 5, J. Cobos 5, J. Téllez 10, M. Gracia 5, B. Gracia 5. Total	39 00
M. Aguilar, Beaumont-de-Lomagne	18 00
M. Pedro, Maureilhan	40 00
F. L. de Langon	26 00
E. Conejos, Nantes	10 00
Linares, Cazères, (H.-G.)	5 00
D. Montorrel, Grenoble	10 00
F. L. de Tours	20 00
Local 52, S.I.A. Meriden, Con. (U.S.A.)	283 00
Un grupo de compañeros de Detroit, Mich. (U.S.A.)	363 00
F. L. de Grenoble	240 00
TOTAL	5 742 01

RESUMEN

Comisiones de Relac.	3 104 57
FF. LL. y donativos	5 742 01
Total recaudado en el mes de febrero	8 846 58
TOTAL recaudado hasta el mes de febrero de 1963	91 230 86

NOTAS ACLARATORIAS

A petición de los interesados debemos aclarar lo que sigue:

Los 42 francos que damos en nombre de Somalo en el núm. 59 de «Espoir», corresponden a la F. L. de Castelsarrasin y no al citado compañero.

En el mismo número. el donativo de José Agulló, correspondiente à 16 francos es, en realidad, de 160 francos, lo que comunicamos a petición de los interesados y para satisfacción nuestra.

En el número 60 de «Espoir» hay una cantidad de 97,50 francos atribuídos a Gordo E., de Bruselas y en realidad corresponden al Núcleo de Bélgica.

NECROLOGICA

DIONISIO TORMO

El día 1 de abril de 1963, en el Hospital Civil de Grenoble, de manera brutal e inesperada (hacía media hora que había ingresado en el hospital) falleció nuestro querido compañero, Dionisio Tormo Manzana, a la edad de 51 años, víctima de una peritonitis.

¿Que decir de un militante de la Organización Confederal y del Movimiento Libertario, a los que dedicó toda su vida? Siendo muy joven, ingresó en el Sindicato de Higiene y Aseo de Valencia, ciudad de donde era nativo, en el que desplegó una actividad desbordante que le valió la estima y consideración general.

Al iniciarse la guerra civil, formó parte de un grupo específico y sabiéndose auto-disciplinar, aceptó el cargo de comisario de batallón, donde su valor supo correr parejo con su tacto y sentimientos ácratas para realizar grandes labores humanitarias. Al exilarse en Francia, el compañero Tormo sufrió, como la mayoria de exilados, los tratos indignos de los campos de concentración y compañias de trabajo, lo que no le impidió, guiado por su afán de luchador nato, el combatir por las causas nobles formando parte de la resistencia francesa en el «maquis» de los Altos Alpes. En dicho Departamento ocupó el cargo de Secretario de la F. Local de Gap y también el de Coordinación Departamental. Al recobrar el pueblo francés su independencia, fué constituída en la Capital de los Altos Alpes la Junta de Liberación Española y, por unanimidad, nombrado el compañero Tormo Secretario General del mencionado organismo, mereciendo, por su infatigable labor, el beneplácito de todos.

Dionisio, en Grenoble, continuó siendo uno de los puntales más firmes y sólidos del Movimiento Libertario y en su vida militante de esta F. Local ocupó el cargo de Director del Grupo Artistíco de S.I.A., «Aires de España», y el de Presidente de la Alianza Sindical Española en Grenoble, contribuyendo en todo momento con su abnegación y sacrificio. Al entierro civil del compañero Tormo, además de sus familiares, acudieron y ofrendaron flores casi todos los afiliados a las Juventudes Libertarias y la C.N.T. en Grenoble, comisiones de compañeros pertenecientes a las locales de la Confederación en Gap, Pont de Claix, Peage de Vizille, Izeaux y de la Agrupación de la U.G.T. en Grenoble; compañeros de trabajo y muchos amigos españoles y franceses.

El compañero Roque Santamaría pronunció un fraternal homenaje póstumo rendido al compañero Dionisio Tormo.

Querido compañero y amigo Tormo: Hacemos partícipes a tu fiel compañera Aurora y a vuestras hijas, Irene y Mary, nuestro pésame más sincero y la promesa de libertarios de ayudarles moral y materialmente.

Que la tierra te sea leve, compañero Tormo.

LA FEDERACION LOCAL DE GRENOBLE.

Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par Nicolás STOINOFF

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

EN LA ROCHELLE

SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA

SECCION DE LA ROCHELLE

La Sección Local de S. I. A., organiza la celebración de un gran Mitin que tendrá lugar el domingo, 5 de mayo, a las nueve y media de la mañana, en la sala Emile-Combes, domicilio social de las escuelas láicas, 38-40, rue de la Pepinière, La Rochelle. Haran uso de la palabra los compañeros siguientes:

ALEJANDRO LAMELA

PAUL LAPEYRE, por S.I.A.

HENRI BORDE (Presidirá)

Esperamos que nadie esté ausente de este acto.

ESPOIR AIT CNT
HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C.N.T.F.

Vu de Washington

VERITE QUE KENNEDY DOIT TAIRE

La majorité des Cubains appuient Castro

Miami est au centre d'un complot, complot qui a pour but de priver le public américain de la vérité en ce qui concerne Cuba.

Il y a, à Miami, des gens habiles (membres des services d'espionnage, journalistes...) qui connaissent la vérité, mais il leur est presque impossible de la dire au public. Le président Kennedy a reçu les rapports de ces agents et il connait, lui aussi, la vérité. Mai lui non plus n'ose pas la dire carrément au public.

La raison en est bien simple : l'extrême droite a établi à Miami un centre de renseignements sur Cuba. Ce centre est richissime. Il reçoit des contributions de différents millionnaires du Texas, d'un fabricant de biscuits pour chiens, de toutes les associations loufoques comme la Société John Birch.

Les membres de ces associations loufoques, gens violents, sont prêts à livrer bataille contre la vérité. Il s'agit de gens qui n'aiment pas le XXe siècle, qui n'aiment pas la Constitution américaine Ils sont si bien organisés qu'ils savent comment exploiter l'amour - propre blessé des Américains au sujet de Cuba. De sorte qu'ils arrivent à bloquer la vérité.

Quelle est cette vérité ? La vérité qu'ont découverte les agents de Kennedy et les bons journalistes muselés par la droite, c'est que la majorité des Cubains, même les Cubains bourgeois, appuient Castro et étaient prêts à se battre pour lui contre les envahisseurs de la Baie-des-Cochons. Cette vérité était connue de quelques experts en avril 1961, quand Kennedy permit l'aventure de la Baie-des-Cochons.

ENORME ERREUR

Il commettait une énorme erreur. Tout ce qu'il peut maintenant donner comme explication, c'est : « Nous ne pouvions pas réussir parce que le Cubain moyen était contre nous et continue à être contre nous ».

Si le président disait cela carrément, il serait possible de faire une bonne enquête sur les raisons pour lesquelles les Cubains sont pour Castro et contre Washington. Castro et ses camarades, vous disent les agents de Kennedy, sont honnêtes. Castro et les siens ne volent pas. Castro parle pendant des heures et des heures, mais il écoute aussi et il tâche de donner aux gens ce qu'ils demandent.

Castro a bâti des écoles. Il a convaincu les jeunes gens de se constituer en une sorte de Corps de la paix pour aller combattre l'analphabétisme dans les campagnes.

Castro a ouvert des hôpitaux, bâti des maisons. Il a donné aux Cubains une conception de la dignité nationale qui n'était pas possible quand La Havane était le centre de tous les vices de la mer des Antilles.

FAUTES QUI N'EN SONT PAS

Castro commet des fautes, certes. Il s'est tourné vers le communisme et il s'est montré cruel et brutal. Il a tué ceux qui s'opposaient à son régime. Cuba vit de plus en plus sous un régime policier, un régime où tout est soumis à la discipline de l'Etat.

Mais les miliciens qui surveillent tout enseignent aussi à lire et à écrire, distribuent les vivres honnêtement, s'occupent des gosses. Les femmes cubaines connaissent de nouvelles libertés. Elles ne sont plus forcées de dépendre seulement de leurs charmes physiques. Elles travaillent, elles gagnent lecr pain. Elles ont des responsabilités.

Aux Etats-Unis, on dit, avec raison, que Castro a mené le monde au bord de l'abîme, qu'il s'est vendu aux Russes. Mais les Cubains ne voient pas les choses de la même façon. Pour eux, Castro, c'est le bonhomme qui est arrivé à se servir des Russes contre les Américains et qui est sorti gagnant de ce jeu.

Les Cubains vous diront que Khrouchtchev n'ose pas abandonner Cuba et que Kennedy n'ose pas liquider Cuba. Castro, donc, est le grand gagnant, d'après ses concitoyens.

RAPACES EXILES

Même des Cubains qui n'aiment pas Castro ont dit aux agents américains et aux journalistes honnêtes qci connaissent la situation cubaine que les exilés cubains représentent surtout la classe rapace et privilégiée qui exploitait le pays sous Batista.

Plusieurs des chefs des exilés sont des gens qui firent fortune sous Batista. Ils se disent maintenant bons démocrates. Ils parlent de libérer leur pays.

Toutefois, après quelques minutes de conversation, on s'aperçoit qu'ils veulent surtout forcer les Etats-Unis à faire la guerre à Castro. Ils ne veulent plus se battre eux-mêmes. Ils veulent que l'armée américaine se batte pour eux.

La droite est dupée par les gens de Batista. Ne sont-ce pas de bons anti-communistes, dit-on ? La droite américaine est naturellement incapable d'évaluer les conséquences de sa politique.

Pour les effrenés de la Société John Birch, il ne s'agit pas d'une question de logique, mais de moralité. Si les Cubains sont contre les Américains, c'est que le démon communiste a hypnotisé tous les Cubains.

Il est inutile d'essayer d'expliquer à quelqu'un de la droite que Batista n'avait rien fait pour le peuple cubain tandis que Castro a fait quelque chose. De l'avis des gens de la droite, seul un communiste peut dire du bien de Castro.

En dépensant des millions, la droite a muselé la presse américaine.

Oser dire la vérité, c'est risquer de se faire traiter de traître.

Pour dire la vérité, il faut convaincre les Américains que les Cubains ont peut-être raison de ne pas aimer les Etats-Unis.

Mais on n'admet jamais de bon gré qu'on puisse ne pas être aimé.

M. P. DEAN.

Poésie

LA LEGENDE

— Vieille grand'mère, dites-moi
une de vos belles légendes.
— Mais, mon petit, tu m'en demandes
à chaque instant où je m'asseois;
ma réserve en était petite
et je te les ai toutes dites
souventes fois.
— Grand'mère, ça ne compte pas !
— Laquelle veux-tu, petit gars ?
— Dites-moi l'histoire d'un Homme.

— Il était une fois, c'était aux temps de Rome,
un homme que la vue du monde révoltait.
Il cherchait vainement pourquoi, hiver, été,
les uns restaient courbés sur leur dures besognes
alors que sans vergogne
les autres, fainéants, dépravés et ivrognes,
restaient indolemment couchés dans leurs palais...
Et l'homme s'aperçut que le monde est mauvais...
« Hélas, se disait-il, les uns naissent esclaves
et les autres seigneurs;
pourquoi ce luxe fou, stupide, qui nous brave,
nous les gueux dont le front est couvert de sueur ?
Pourquoi celui qui fit pousser les moissons rousses
meurt-il parfois de faim,
alors que des Césars maudits nous éclaboussent
de la joie insolente éclose en leurs festins ? »
Il essaya longtemps de déchiffrer l'énigme,
mais il n'y parvint pas :
là les mêmes tourments, ici les mêmes crimes,
quelques maîtres menant une armée de forçats.

Alors, quand il comprit,
un sursaut de dégoût lui fit briser ses chaînes;
il se leva tout droit, et, au monde surpris,
il clama le premier la déchéance humaine.
Il fit briller aux yeux ce flambeau : Liberté,
il ralluma le feu mourant des conciences,
et, déchirant le voile sombre des croyances,
créa les premiers révoltés.

Comme tant d'autres qui suivirent,
ce premier homme fut vaincu,
mais un peuple nouveau naquit sur son martyre
et conserva son nom sublime...
— SPARTACUS !

Georges VIDAL

SIMPLES APERÇUS

(Suite)

L'INDIVIDU, LA SOCIETE. — Autre dogme, autre sophisme : la priorité de l'espèce sur l'individu, pour les besoins de l'exploitation.

La Société n'est pas antérieure à l'homme; il en est la base et le contour, le principe et l'objet, l'élément essentiel, par qui et pour qui elle se meut. Il y est tout, en un mot; sans lui elle perd sa raison d'être : Comment lui serait-elle supérieure !

Pour colorer l'audacieuse entreprise : substituer le moyen au but, noyer l'unité dans l'ensemble, l'y subordonner, faire une masse amorphe et sans vertu propre, donc plus facile à conduire, à dominer, il fallait un bon prétexte. Le bien public, l'intérêt général fut inventé. Et, depuis, le jeu continue... L'histoire parle de certaine Ligue du Bien Public et traduit : coalition de passions et d'appétits. De même, concluez hardiment au mensonge toutes les fois que l'organisation sociale actuelle vêtira ses actes d'un tel manteau. L'intérêt public, le bien public y est sacrifié au profit de quelques-uns. En réalité, l'intérêt général n'existe pas. Sous couvert de ce mot, les puissants et les habiles dont j'ai parlé à mon début soignent les leurs, y font servir la masse, que, disposant de tout, du fonds commun, de l'avoir social, ils dirigent en despotes.

Je termine. Le but que nous poursuivons sera atteint le jour où, l'intérêt de chacun s'identifiant avec l'intérêt de tous, nul n'aura à tirer parti du mal causé ou, même, simplement advenu à autrui. Ce jour-là, l'homme sera parfait, n'en doutez pas, à l'égard de son semblable.

La réalisation de cet idéal n'est pas un problème au-dessus de l'intelligence humaine. Encore doit-on l'y prédisposer. A rendre l'homme à lui-même dans ce travail de préparation, d'éducation doit être employé le gros effort de l'action extérieure, le principal de notre propagande.

La question est posée.

L'ELITE NIETZSCHEENNE. — A peu près inconnu du vivant du personnage, voici un nom à la mode, au moins parmi nous : Nietzche.

Un génie ? Autre chose plus rare, peut-être : du talent, de l'originalité unis à un caractère. Il détestait les préjugés qui gouvernent le monde. Nietzsche fut, avant tout, l'ennemi du médiocre, du banal, du convenu.

A cause de cela sans doute, d'aucuns le présentent en réformateur; un snobisme philosophique, un dandysme littéraire le choisissent pour chef d'école. Il mérite moins et mieux : comme formule sociale, cette horreur de la sottise ambiante, c'est beaucoup, ce n'est pas assez.

Nietzsche réformateur ? On pourrait l'admettre en tablant sur l'une ou l'autre de ces deux hypothèses :

1. — Effet du hasard, il se produit parfois que l'œuvre dépasse l'auteur, vaut plus que l'intention. Iriarte, fabuliste espagnol, en donne un joli exemple, intitulé : L'âne joueur de flûte. Ce n'est pas le cas qui nous occupe.

2. — Plus souvent, par malice, coquetterie de l'écrivain ou pour d'autres raisons, sous l'ironie de la forme se cache, tel le fruit dans son enveloppe, le but éducatif du fond. Et les gens d'intelligence courte ne manquent pas de se méprendre. Ceci est, en somme, vraisemblable. Voyez plutôt :

La philosophie hautaine de Nietzsche, sa pensée aux durs aspects, certaine élite qui s'en dit héritière en a fait une théorie esclavagiste. L'élite, c'est le titre que modestement ils se décernent, en regard de la foule, par eux définie : le troupeau. La société, en voie de transformation douloureuse, ne leur devra rien.

Si éloignés de l'idéal que le progrès met en chacun de ses servants; si minuscules à côté de leur grand modèle, que voulez-vous que le monde attende d'étriqués sophistes, raisonneurs insipides, bavards impatientants ? A leur Maître, par contre, il devra quelque chose : tout apport de l'esprit sert l'humanité, concourt à son émancipation.

Le prétendu dédain de Nietzsche pour la foule s'expliquera, donc, plus logiquement ainsi : déçus, le désir du bien, l'amour du beau prennent, chez les natures ombrageuses ou délicates, l'aspect du scepticisme, de la misanthropie ! Simple apparence.

Edouard LAPEYRE.

Lettre d'un lecteur

Chers camarades,

J'ai lu dans « Espoir » — que je tiens à complimenter pour l'intérêt de la plupart de ses chroniques — une lettre à Henri Perruchot qui pose très nettement un problème que tant de gens s'évertuent à dissimuler : le problème de l'arrivisme contemporain.

L'auteur de cette lettre, Edouard Brunet, est un de ces vieux libertaires dont l'intégrité se cabre devant les tours de passe-passe qui caractérisent le génie créateur de l' « intelligentsia » de gauche à notre époque.

Il conviendrait, pourtant, de faire remarquer que, dans les circonstances évoquées, ce n'est pas tellement l'homme qui glisse vers les marais bourgeois, qui est à blâmer parce qu'il produit sa prose, à l'occasion, dans les publications révolutionnaires. Il faut tout d'abord blâmer ceux qui accueillent cette prose et souvent la sollicitent, ceux qui se suspendent aux basques des collaborateurs déjà illustrés et promis au bourbier des Académies.

Il est un fait que l'on montre de moins en moins de rigueur dans le choix des compagnons de route. Sous prétexte d'éclectisme et de largeur de vues, on autorise les rencontres les plus ahurissantes, on donne le coup d'épaule pour aider les arrivistes de talent dans leur spectaculaire escalade (1).

J'ai montré le texte incriminant Perruchot à plusieurs amis qui commencent à être touchés par ces tendances nouvelles qui font tout accepter sans que l'esprit critique intervienne. Ils m'ont simplement déclaré que l'ami Brunet était resté bien sectaire. Pas du tout dans le goût de l'époque!

Henri Perruchot doit être glorifié, honoré, parce qu'il fait encore du pacifisme, parce qu'il dit et qu'il écrit toujours de très belles choses sur la paix, des choses qui dépassent de loin celles qui jaillissent de ces sources vaticanes par la grâce desquelles le plus ignoré des curés de campagne est devenu un apôtre de la paix!

Et je fus obligé de convenir qu'en effet Henri Perruchot savait très bien écrire; goûtez plutôt cette prose :

« Quel résidu de pudeur sociale, de mauvaise honte à l'égard de moi-même m'empêche de céder au désir qui, insidieusement, se glisse en moi, d'aller vivre, pour toujours, ignoré et misérable, dans quelque grotte des bords de mer, habitée par les mouettes au cri de chat, d'abandonner tout projet, de cesser cette course insensée aux moulins à vent de notre orgueil et de notre sottise? Devenir? Devenir quoi? Un homme applaudi, un homme à argent, un homme à réussite. Une préfiguration de cadavre.

» Puisque tout est néant, c'est dans le néant qu'il faut vivre, en le traversant comme les cigales, de la stridence d'un cri. Les hommes ne se battent que pour du rien. Laissons-les à la vanité de leur folie, et à la folie de leur vanité. On me présenterait ce matin la royauté de l'univers dans une coupe, je jetterais à la mer cette coupe. Je ne veux que partir nu, vers les hautes solitudes. La philosophie de l'homme qui se chauffe le ventre au soleil est la seule qui ait une authentique et puissante réalité.

» Toutes réflexions faites... Et l'on peut m'en croire. J'ai obtenu tout ce que je désirais, et ce que j'ai obtenu, dès que ce fût sous mes doigts, j'ai su que ce n'était que du vent. Se contente du vent qui veut. Mes yeux, depuis longtemps sont désillés, je pars pour les hauteurs parfumées de lavande, m'allonger sous les pins, où criquettent les cigales dans l'innocence de l'inutilité. » (« Le Bonheur »; reproduit, Ed. « Les Débats »; Gand - 1963.)

Pour de la belle prose, c'est de la belle prose! Quand on sait que son auteur a été décoré, récemment, de la Légion d'honneur par le gouvernement du général de Gaulle, ça donne évidemment un coup. On a envie de rigoler doucement, si l'on est, comme moi, très vieux et décidé depuis longtemps à ne plus rien prendre au tragique.

Quand on a confronté ce texte si poétique avec la philosophie de l'homme qui ne se chauffe plus au soleil, mais fait « antichambre » pour obtenir son petit chiffon rouge, on se demande s'il n'y aurait pas de la farce dans l'air.

On inclinerait même à admettre que le vieil ami Brunet pourrait être bien moins sectaire qu'il le semblait.

Si par hasard vous disposiez d'un petit espace dans une de vos pages, vous pourriez y insérer cette lettre, que je crois, par son contenu, de nature à dilater la rate de quelques-uns et peut-être à les inciter à certaines réflexions sur l'instabilité du jugement humain.

Mes bonnes amitiés à tous les camarades.

Henri HUMBERT.

Angoulême, 30 mars 1963.

(1) Elle est bien loin l'époque où Pierre Scize était expulsé du « Canard Enchaîné » pour avoir reçu la Légion d'honneur d'un régime autrement libéral.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : J. BORRAS.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO